

JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ÉDITION CHAMOIS PARAISSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	}	Paris..	15 fr.
		Départements..	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	}	Paris..	16 fr.
		Départements..	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	}	Paris..	20 fr.
		Départements..	24 fr.

Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier et se font pour l'année entière.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens ^{lles}		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg.	14	21	26	9	36
Angleterre, Egypte, Espagne.	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande.	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc.	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce.	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche.	19	29	35	14	54
Brésil.	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises.	22	33	42	16	60

ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 1 FRANC 50 CENTIMES

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Une jeune institutrice, abonnée de mère en fille. — Les *Reines de France*, de M^{lle} Cellier, sont un bien bon livre; est-ce un défaut de n'avoir pas la sécheresse classique, & d'unir aux documents historiques les détails de mœurs & les anecdotes qui amusent le lecteur? On a aussi une *Histoire des Reines de France*, par M^{lle} Émilie Carpentier.

Une abonnée qui aime Paris... — Au lieu de l'achever, si nous vous disions combien nous avons été touchée de la fin de votre épigraphe, en aurons-nous bien compris le sens? Nous aimons à le croire. — Il est bien vrai que nous désirons sans cesse plus que nous n'avons, mais ce n'est pas uniquement pour cela que nous avons été mis sur la terre; aussi y faites-vous bien autre chose, par exemple, de très-aimables lettres.

M^{me} Z. P. — Merci, madame, de vos charitables souhaits; merci surtout d'avoir si bien compris que nous avons souvent besoin de les sentir exaucés. Vos démarches, couronnées du plus heureux succès, n'auraient pas eu, pour nous, autant de prix.

Une heureuse abonnée de l'édition hebdomadaire. — Le journal n'avait qu'un défaut: la rareté de ses numéros, & il le perd, ce défaut, en devenant hebdomadaire. — Nous nous efforcerons de vous donner raison, mais nous avons grand besoin que vous prêtiez à toutes nos lectrices les verres non pas grossissants, mais au contraire amoindrissants, dont vous vous servez pour nous lire. — Nous n'oserions affirmer que Jeanne ait toujours là un sténographe pour répéter textuellement ses conversations avec ses amies; elle est bien obligée de s'en fier à sa mémoire. — Nous n'avons pas vu Rose Mériel à Paris, mais peut-être l'avez-vous rencontrée souvent sur les bords du Ligno, sous un autre nom, bien entendu.

M^{lle} C. M., à N. — Oui, mademoiselle, nous vous permettons d'espérer que l'édition hebdomadaire ne nuira en rien à votre chère édition mensuelle, puisque notre numéro de décembre dernier ne vous avait pas complètement rassurée; mais aujourd'hui que vous avez reçu les deux premiers numéros de 1869, nous aimons à croire que, pour vous, cette espérance est devenue une réalité.

Aux bords du Mondégo. — Nous sommes enchantée, nous aussi, du plaisir que vous a fait le pantinoscope; mais nous avons le regret de ne pouvoir vous envoyer, cette année, une nouvelle série de pantins. Veuillez considérer, madame, que la plupart de nos lectrices sont Françaises, & que nos compatriotes ne restent pas des années entières sous le domaine de la même impression...; lorsqu'il s'agit d'amusements,

il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Rivière de Gènes. — Nous comprenons, madame, que pour une maison d'éducation l'augmentation des patrons n'est pas fort utile, mais nous comprenons moins en quoi l'édition chamois a le droit de se dire *déshéritée par ses cadettes*. Nous ne prétendons pas vous imposer notre manière d'apprécier ce que nous regardons comme de réelles améliorations en faveur de votre ancien Journal, chacun juge à sa manière; mais si vous voulez bien consulter une balance, qui, elle, fait la même réponse à tout le monde, elle vous dira que les numéros de 1869 sont plus lourds que ceux de 1868; ce genre de mérite, la poste l'apprécie et nous le fait payer.

Une abonnée, qui préfère la lanterne chinoise au pantinoscope. — Le numéro de janvier a été au-devant de vos desirs pour le nom et l'adresse d'un teinturier, M. Marchal, 15, rue Royale-Saint-Honoré. — Il nous semble que le piano serait mieux entre les deux fenêtres, & l'hiver, le canapé au coin du feu, avec des fauteuils en regard.

M^{me} du C., à Bagnères. — Nous n'envoyons jamais le Journal qu'aux personnes qui ont renouvelé leur abonnement; la réception du premier numéro de l'année peut donc être con-

sidérée comme un accusé de réception du prix du nouvel abonnement.

Une abonnée de huit ans. — Madame, vos remerciements pour la nouvelle & très-commode disposition de nos planches nous sont d'autant plus précieux, que dans tout le reste de votre lettre, vous nous faites connaître avec une franchise, dont nous vous remercions à notre tour vos impressions sur l'ensemble du Journal. — *Des meilleures choses il ne faut pas abuser*; d'accord; mais où finit l'usage & où commence l'abus? Pour nous, l'auteur des articles sur le Japon ne tend pas à prouver que les Japonais valent mieux que nous, cette étude exalte leur intelligence & leur étonnante civilisation au point de vue matériel, & en cela vous êtes d'accord avec notre collaborateur.

Bien fatiguée de mes serviteurs. — Pas au point de vouloir changer de rôle avec eux, je suppose?

M^{me} R., à S. — L'édition Orange, dites-vous, est utile, mais pas indispensable. Nous n'avons pas cette ambitieuse prétention, mais nous nous efforcerons de la rendre de plus en plus utile. — Nous sommes de votre avis: se lever & accompagner la visiteuse jusqu'à la porte.

Dans ma chambre blanche. — Nous tâcherons de vous satisfaire & de mériter le bien que vous pensez de nous.

M^{lle} B. B., à O. — Merci, mademoiselle, et pour votre aimable lettre & pour vos gracieuses promesses.

M^{me} L. H., à S. — Nous ne connaissons pas d'autres planches pouvant s'adapter à notre Pantinoscope.

M^{me} B., née F., à G. — Nous prie d'annoncer qu'elle se déferait des années 1839, 1840, 1841, 1842 et 1844, dont quatre années brochées & une reliée, au prix de 25 francs; mais nous ne savons pas si elle céderait une seule année pour 5 francs.

M^{me} M. F. — Après un aussi cruel malheur, nous ne croyons pas, madame, qu'il puisse entrer dans la pensée d'un être humain que vous rendrez, de longtemps, les visites de condoléances que vous avez reçues. — Nous permettez-vous de déposer ici l'expression de notre sympathie pour votre grande douleur?

M^{lle} M. P. — Nous pouvons bien faire & essayer de tenir à nos abonnées la promesse de mettre leur Journal à la poste le 1^{er} du mois; nous anticipons même le plus souvent de vingt-quatre heures sur cette promesse, mais nous ne saurions nous engager à le leur faire parvenir le 1^{er} du mois, quels que soient la distance de Paris & le temps que la poste met à franchir cette distance. — Nous ne sommes pas plus heureux pour la seconde demande; impossible de vous rien promettre, si ce n'est que votre Journal ne vous arrivera pas le 4 dans le courant de cette année.

Pensant à ceux qui souffrent. — Nous avons vu de très-beaux résultats obtenus avec les *Cahiers d'une élève de Saint Denis*: cours d'études complet et gradué pour les filles, chez A. Lechevalier, éditeur, 60, rue Richelieu. — Nous ne connaissons pas les livres en question. — Pardonnez-nous, madame, de répondre aussi laconiquement à une lettre comme la vôtre, & excusez-nous si nous n'acceptons pas votre offre; une fois cette porte ouverte, nous serions obligée de faire à tous moments, appel à la bourse de nos lectrices.

M^{lle} L. de E., à M. — Pour la charpente du théâtre, s'adresser boulevard de Strasbourg, passage du Désir, n° 3, chez M. Dupuy. — Pour le Pantinoscope, veuillez lire la réponse: *Aux bords du Mondégo.* — Enfin, pour le reste de votre charmante lettre, mille & mille fois merci.

Une fidèle abonnée... — Le point capitonné se fait sur 4 points placés en carré; on commence par faire un point de tapisserie ordinaire en biais sur ces 4 points, on le recroise; puis on fait un autre point croisé par-dessus, dans le droit fil du canevas. Nous avons donné, dans plusieurs de nos planches jaunes, un dessin de ce point.

C. M., à R. — Je ne sais si ce que vous demandez est un point de compte; la grande planche de crochet serait déjà un

JOURNAL DES DEMOISELLES

Février 1869.

Numéro 2.

MADAME DE SÉVIGNÉ ET SES ÉMULES

(SUITE ET FIN)

A partir de là, les lettres de lady Mary Montague prennent un nouvel intérêt, & deviennent d'autant plus précieuses aujourd'hui, par les renseignements qu'elles nous donnent sur les mœurs orientales, que le mélange des idées européennes n'y avait point encore apporté d'altération. La curieuse ambassadrice ne reste pas enfermée dans *Péra*.

Elle apprend le turc, elle revêt l'habit turc; protégée par l'*asmack*, ce grand voile dont s'enveloppe de la tête aux pieds les musulmanes, elle parcourt, sans être inquiétée, les vieilles rues de Constantinople. Son désir de voir & de savoir ne connaît pas d'obstacle; elle passe à travers tout, elle pénètre partout, jusque dans l'intérieur même de Sainte-Sophie, si soigneusement fermé aux chrétiens. Précédemment, & dès son séjour à Andrinople, où elle réside quelque temps avec la cour ottomane, elle nous a introduits dans la vie cachée des femmes, dans ces harems, dans ces bains, dont son sexe & son rang lui ouvrent l'entrée, & qu'aucun voyageur n'a pu nous décrire comme elle. Suivons-la dans sa première visite à la femme de l'un des hauts dignitaires de l'empire; c'est tout une étude de mœurs.

Reçue à la porte par deux eunuques noirs, elle est conduite, à travers une longue galerie, entre une double rangée de jeunes & belles esclaves élégamment vêtues, dans une vaste salle formant pavillon & n'ayant pour tous murs que des jalousies dorées. La fraîcheur des ombrages voisins, le parfum des jasmins & des chèvrefeuilles y pénètrent du dehors; au dedans, le murmure continu d'une fontaine jaillissante, les marbres, les peintures, les dorures, les étoffes précieuses, font de ce lieu un séjour enchanté. La visiteuse en est émerveillée, mais elle n'est pas à bout de ses étonnements. Laissons-lui la parole :

« Sur un sofa élevé de quatre marches, la

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE. — N° II.

femme du kahya était assise, appuyée sur des coussins de satin blanc brodé. A ses pieds se tenaient deux jeunes filles d'une douzaine d'années, richement parées, & presque entièrement couvertes de bijoux. Mais à peine les regardait-on auprès de la belle Fatime, tant sa beauté effaçait tout ce que j'ai vu de charmant, que dis-je? tout ce qu'on a jamais appelé ainsi en Angleterre & en Allemagne. Elle se leva pour me recevoir, & me salua suivant la mode du pays, en posant une main sur son cœur, avec une grâce pleine de majesté, & que l'éducation des cours n'a jamais pu donner. Elle fit apporter des coussins pour moi, & eut soin de m'installer dans le coin, ce qui est la place d'honneur.... J'étais tellement frappée d'admiration, que je ne pus, pendant quelque temps, lui parler, occupée que j'étais à la contempler.... Ma première surprise passée, je tâchai, en examinant minutieusement son visage, d'y trouver quelque imperfection, sans retirer d'autre fruit de cet examen que de me convaincre combien est fausse l'opinion vulgaire qu'une figure exactement proportionnée & parfaitement belle, ne serait pas agréable. »

Suit la description du costume de Fatime, ce riche costume des dames turques de haut rang, si noble, si élégant, si commode. Le cafetan de brocart, la tunique de gaze, le pantalon & la veste brodée d'argent; les diamants qui chargent ses bras, les tresses nombreuses & pendantes de ses longs cheveux noirs, le mouchoir de prix qui couvre en partie sa tête, tout est minutieusement détaillé.

« ... Elle me dit que les deux jeunes personnes assises à ses pieds étaient ses filles, bien qu'elle me parût trop peu âgée pour être leur mère. Une vingtaine de ses belles suivantes étaient rangées au pied du sofa, & me rappelaient les tableaux qui nous représentent les nymphes antiques. D'un



R. 4629

R. 6485

signe, elle leur ordonna de faire de la musique & de danser. Quatre d'entre elles commencèrent aussitôt à jouer d'un instrument qui tenait du luth & de la guitare, & qu'elles accompagnaient de leurs voix, tandis que les autres dansaient à tour de rôle... Vous aurez lu, je suppose, que les Turcs n'ont qu'une musique choquante pour l'oreille, mais cette assertion vient de ceux qui n'en ont pas entendu d'autre que la musique des rues... La danse terminée, quatre belles esclaves entrèrent dans la salle avec des cassolettes d'argent, & se mirent à parfumer l'air d'ambre, de bois d'aloès, & d'autres odeurs. Après cela, elles me servirent du café à genoux, dans la plus belle porcelaine du Japon, avec des soucoupes de vermeil... Quand je pris congé, deux de ses femmes apportèrent une belle corbeille d'argent pleine de mouchoirs brodés. Elle me pria de porter les plus riches pour l'amour d'elle, & donna les autres à la dame qui m'accompagnait & à mon interprète. Je me retirai avec les mêmes cérémonies qui m'avaient accueillie à mon arrivée, & je ne pus m'empêcher de penser que j'avais été quelque temps dans le Paradis de Mahomet. »

La noble lady éprouve aussi une assez vive sympathie pour la sultane Hafiten, veuve inconsolable du défunt sultan Mustapha, que quinze ans auparavant une révolte de janissaires avait précipité du trône dans le nœud du fatal cordeau. Elle rencontre chez elle autant d'affabilité, & un luxe plus grand encore que chez Fatime ; cependant, toutes ses préférences demeurent à cette dernière. « Maintenant que j'entends son langage, dit-elle dans une autre lettre à sa sœur, je trouve son esprit aussi agréable que sa beauté. »

Mais cette étendue d'idées & ce charme de conversation, si peu en usage chez les femmes de Constantinople, ne dériveraient-ils pas d'une source étrangère aux mœurs du pays ? La belle musulmane — elle-même l'apprend en souriant à sa visiteuse — a eu pour mère une chrétienne, une Polonaise enlevée jadis à sa patrie par les violences de la guerre, & nous savons de quelles séductions la nature se plaît à douer les filles de la Pologne.

« ... Je l'assurai que si toutes les dames turques lui ressemblaient, il était absolument nécessaire de les tenir loin des yeux du public, pour le repos du genre humain, & je lui contai le bruit que ferait un visage comme le sien à Londres ou à Paris. « Je ne puis vous croire, répondit-elle agréablement. Si la beauté était prisée aussi haut que vous le dites dans votre pays, on ne vous eût jamais permis de le quitter. Peut-être, ma chère sœur, allez-vous rire de ma vanité, mais si je vous rapporte ce compliment, c'est seulement parce que je le trouve bien tourné, & qu'il vous donne une idée de l'esprit de sa conversation. »

A lire ces brillantes descriptions qui semblent empruntées aux *Mille et Une Nuits*, comme celle qui les trace en fait elle-même l'observation, on

pourrait croire que le sort des dames turques, de ces pauvres captives si fort à plaindre selon nos idées, n'a rien que de très-enviable. Telle paraît être, en effet, l'impression de lady Mary Montague ; mais elle ne la garde pas longtemps. Elle écrit à Pope :

« La magnificence & la richesse qui règnent ici dans les appartements des dames de la haute classe, semblent être l'un de leurs principaux plaisirs... mais il y a, au milieu de toute cette grandeur, un air de cérémonie & de raideur qui, à la longue, m'empêche de m'y plaire, bien que j'en aie été éblouie à première vue. »

La femme entourée de tant de luxe par les musulmans n'est d'ailleurs pour eux qu'une chose dont la valeur, quelque considérable qu'elle soit, est toute matérielle. Cependant, là encore, l'idée que nous nous faisons de leur manière de voir est exagérée. Lady Mary nous l'apprend :

« L'opinion où nous sommes qu'ils n'accordent point d'âme aux femmes est une erreur. Ils les considèrent, à la vérité, comme n'étant pas d'une nature aussi élevée que les hommes, & ne devant pas espérer, en conséquence, être admises dans le Paradis réservé à ceux-ci, en compagnie de célestes beautés. Mais il est un lieu de félicité destiné aux âmes d'un ordre inférieur, & là les femmes vertueuses jouiront d'un bonheur éternel. »

Pour moi, ma chère amie, je ne sais trop quelle image les pauvres créatures, si elles ont un cœur, peuvent se faire des charmes de cette vie future, où elles ne doivent jamais retrouver l'époux ni le fils qu'elles auront aimés ici-bas. Tel qu'il est cependant, le bonheur promis ne l'est qu'à une seule condition : c'est d'être épouses & mères. Filles ou veuves obstinées, elles ne sauraient y prétendre. Notre lady badine à plusieurs reprises sur ce sujet ; mais il est une observation qu'elle se garde bien de faire : c'est tout ce que la doctrine évangélique a rendu de dignité & de liberté morales à une moitié du genre humain, en la replaçant, sur le même pied que l'autre, dans la grande famille des enfants de Dieu, tous égaux devant un même père, tous responsables devant une même loi. Que voulez-vous ? On est de son temps, & puis, quelque esprit que l'on ait, qui peut penser à tout ?

Le séjour de la célèbre Anglaise en Turquie ne fut pas seulement l'occasion pour elle d'exercer, au profit des gens de goût, son talent épistolaire ; il fut aussi marqué, disons-le à sa louange, par un grand service rendu à l'humanité. Vous devinez bien que je veux parler de son initiative hardie pour atténuer en Europe, à l'exemple des Orientaux, les ravages du terrible fléau dont la découverte plus efficace de Jenner nous affranchit presque entièrement aujourd'hui. Peu de mères, à ce que je crois, eussent consenti à tenter l'essai qu'elle osa faire. Du reste, lady Montague ne prend nullement la chose du côté héroïque. Voici comment elle en rend compte :

« La petite vérole est ici entièrement innocente, grâce à l'invention de l'*inoculation*, comme on l'appelle. Il y a tout un corps de vieilles femmes qui font métier de pratiquer l'opération chaque automne, dans le mois de septembre, quand les grandes chaleurs sont passées. D'une famille à l'autre, on s'envoie demander si quelqu'un a envie d'avoir la petite vérole. On lie des parties pour cet objet, & lorsqu'on est en nombre suffisant, (ordinairement quinze ou seize), la vieille femme arrive avec une coquille de noix pleine de matière variolique de la meilleure espèce, & demande quelle veine vous voulez qu'on vous ouvre. Elle fend immédiatement celle que vous lui présentez, à l'aide d'une grande aiguille (ce qui n'est pas plus douloureux qu'une égratignure ordinaire), & introduit dans cette veine autant de matière qu'il en peut tenir sur la pointe. Après cela, elle bande la petite blessure en y appliquant un morceau de coquille vide, &, de la même manière, ouvre quatre ou cinq veines..... Chaque année, des milliers de personnes subissent cette opération, & l'ambassadeur français dit plaisamment qu'on prend ici la petite vérole par manière de passe-temps, comme on prend les eaux dans d'autres pays..... Vous devez croire que je suis pleinement convaincue du peu de danger de l'expérience, puisque je compte l'essayer sur mon cher petit garçon. J'ai assez de patriotisme pour tâcher de mettre cette utile invention à la mode en Angleterre, & je ne manquerais pas d'en écrire à quelques-uns de nos docteurs, si j'en connaissais un seul à qui je supposerais assez de vertu pour détruire, dans l'intérêt de l'humanité, une branche si considérable de leur revenu... Peut-être si je vis assez pour retourner en Angleterre, aurai-je le courage d'entrer en guerre avec eux. »

J'ignore s'il y eut guerre, & si la victoire fut difficile; mais nous savons que les médecins anglais adoptèrent l'utile invention que la belle raillieuse rapporta dans son pays, & qui, de là, se propagea dans le reste de l'Europe.

Les lettres de lady Mary Montague nous offrent le mérite de la variété. Chacune d'elles est une petite relation appropriée au goût particulier de ses divers correspondants. Menus détails de mœurs, descriptions de monuments & de paysages, dissertations littéraires, érudition, politique, la vivacité de son intelligence & l'étendue de son savoir embrassent tout, suffisent à tout. Ici, à côté de l'éloge qu'elle fait du caractère turc, elle dépeint & flétrit avec énergie les conséquences du despotisme stupide qui en annule les estimables qualités. Là, elle regarde avec intérêt les populations grecques des campagnes; elle se plaît à y retrouver les bergers de Théocrite, avec leur flûte champêtre, la simplicité pittoresque de leurs vêtements, la noble-se naturelle de leur prestance, & le beau type de leurs traits, détachés, pour ainsi dire, des bas-reliefs antiques. Que notre Occident lui paraît prosaïque, en comparaison de tout cela! Aussi,

quand, après un an d'absence, elle se voit obligée d'y revenir, est-ce avec le plus vif regret qu'elle s'arrache à ces contrées orientales, où sa vie a si bien pris racine. Le navire qui l'emporte lui permet encore de visiter l'Asie Mineure & les *champs où fut Troie*. Les îles, les côtes de la Grèce, de la Sicile & de l'Afrique, lui fournissent de nombreuses & poétiques réminiscences de l'antiquité. C'est comme un pèlerinage, précurseur, à un siècle de distance, de celui de *Childe-Harold*. Enfin, elle met le pied en Italie, & y récolte un dernier regain d'enthousiasme, car l'Italie est encore une terre antique. Mais elle prend son chemin par la France, & tout enthousiasme disparaît. Le tableau qu'elle fait de notre pays, ma chère amie, n'a rien de flatteur pour notre amour-propre rétrospectif. Les circonstances, à vrai dire, ne le montraient pas sous un jour bien favorable aux yeux des voyageurs. Malgré cinq années de paix, les plaies de la dernière guerre, si longue & si désastreuse, saignaient encore dans toute l'étendue de la France épuisée. Lady Mary dépeint avec dégoût la misère des villages, l'aspect affamé des populations qu'elle a traversées sur sa route. Et quel pendant à cette désolation, que le portrait tracé par sa plume satirique des beautés de la Régence!

« ... J'ai vu toutes les beautés en renom, & (je ne puis m'empêcher d'employer ce terme grossier) quelles écoeurantes créatures cela fait! si fantastiquement absurdes dans leur toilette! si monstrueusement contraires à toute nature dans leur manière de se peindre! avec leurs cheveux coupés courts, bouclés autour de leur figure & tellement chargés de poudre, qu'on dirait de la laine blanche! avec un rouge luisant de porcelaine impitoyablement étendu sur leurs joues jusqu'au menton, & qui projette les reflets les plus enflammés, si bien qu'elles paraissent n'avoir aucune ressemblance avec la face humaine! »

Triste spectacle, en effet, pour un œil qui venait d'admirer les descendants de cette race où les Praxitèle & les Phidias prenaient leurs modèles!

Cependant, lady Marie Montague trouve à Paris plusieurs choses dignes de louange. Elle admire, entre autres, au plus haut point, nos tragédies, & surtout les acteurs qui les représentent, mis par elle beaucoup au-dessus de ceux de Londres. Du reste, le jugement qu'elle porte en général de notre nation, est des plus sommaires.

« Je ne m'arrêterai peut-être pas assez longtemps ici, écrit-elle à Pope, pour me former une juste idée des mœurs & du caractère des Français, quoi qu'il ne faille pour cela, je crois, que peu d'étude, car on n'y rencontre pas une grande profondeur. C'est, autant que j'en puis juger, d'après une vue superficielle, un peuple frivole, inconstant & agréable. »

Lady Mary se contente d'exprimer en cela l'opinion qui avait cours par toute l'Europe sur notre compte; mais si notre orgueil national regimbe contre ce ton dédaigneux, il a de quoi se consoler

dans la manière dont elle traite son propre pays. Peu de temps auparavant, s'adressant toujours à Pope, elle écrivait de Lyon :

« J'ai reçu ici votre lettre, & je devrais vous remercier du plaisir que semble vous faire mon retour ; mais j'ai peine à ne pas vous en vouloir de vous réjouir d'une chose qui m'est si déplaisante. Vous trouverez que c'est là un étrange compliment de ma part. Je ne suis pas, soyez-en sûr, insensible au plaisir de revoir mes amis ; mais quand je considère les mille impertinents désagréables qu'il me faudra en même temps voir & entendre ; les visites à recevoir & à rendre ; les révérences à faire ; les thés, auxquels je devrai assister, & où je serai à moitié assassinée de questions ; quand d'autre part je songe que je suis une créature qui n'a qu'une insignifiante bonne volonté à mettre au service des gens, & que ma présence n'est un bien nécessaire pour personne dans mon pays natal, je pense que j'aurais dû rester où l'aise & le repos faisaient le bonheur de ma vie indolente. »

Rentrée en Angleterre dans de telles dispositions, elle en éveilla sans doute d'analogues à son égard chez ses compatriotes. Néanmoins elle eut longtemps un salon que fréquentèrent les illustrations littéraires, & qui jeta un certain éclat. Mais sa participation aux intrigues politiques, & cet amour-propre irascible, associé ordinaire du bel esprit, lui susciterent des inimitiés qui troublèrent sa vie. Elle se brouilla avec Pope, & à la suite de quelques traits méchants que le poète de la *Dunciade* avait décochés contre l'ex-ambassadrice, elle ne le nomma plus avec colère que *la Guêpe de Twickenham*. Le séjour de la patrie lui devint de plus en plus insupportable. Elle la quitta enfin & se retira en Italie, où elle vécut vingt-deux ans sous un ciel méridional & parmi des souvenirs classiques qui lui rappelaient presque sa résidence si courte & si regrettée sur la terre d'Orient. Elle ne reparut un moment en Angleterre que pour y mourir.

Les Anglais mettent, dit-on, lady Mary Wortley Montague à côté de madame de Sévigné. — Ont-ils raison ?

Il faut, je crois, apporter beaucoup de réserve dans nos jugements, quand il s'agit d'œuvres écrites dans un autre idiome que le nôtre, car combien de délicatesses de style ne peuvent-elles pas nous échapper ? Je me figure aisément tout ce que madame de Sévigné doit perdre à être lue par les étrangers, alors qu'en France même, tant de gens sont incapables de comprendre la langue exquise qu'elle nous parle, & l'esprit rare dont cette langue est l'instrument. Je ne vous ferai donc pas une analyse critique des lettres de sa célèbre émule, je vous dirai seulement & naïvement l'impression générale que j'en retire.

Ces lettres se lisent assurément avec plaisir ; elles me paraissent écrites avec cette fermeté, cette

facilité, cette propriété d'expression qui résultent d'une excellente éducation littéraire. Le badinage élégant des salons en est le ton habituel ; la teinte philosophique de l'époque qui commence en est la couleur dominante. C'est la conversation amusante d'une voyageuse qui, par le tour vif & piquant qu'elle donne à ses récits, éveille notre curiosité & la satisfait agréablement ; mais n'y cherchez pas autre chose. Lady Marie Montague, telle que nous la montre sa correspondance, est, avant tout, un bel esprit, ou, si j'ose employer le terme vulgaire qui nous vient de son pays, un *bas-bleu*, dont le mérite nous éblouit plus qu'il ne nous charme. Si je voulais absolument la comparer à quelqu'un, ce serait à madame de Grignan bien plutôt qu'à madame de Sévigné. Je vous la recommanderai comme une brillante connaissance à cultiver ; je doute que vous en fassiez jamais une amie.

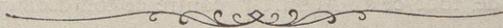
Des amis, en avait-elle ? Je ne sais ; mais nous avons appris par hasard, dans sa lettre sur l'inoculation, que lady Mary était mère. Ce titre n'était pas destiné à lui faire grand honneur. Le *cher petit garçon* fut un enfant précoce. Dès l'âge de neuf ans, il s'échappait de la demeure paternelle & s'en allait courir le monde. J'ai lu quelque part qu'un beau jour on retrouva en Portugal ce petit-fils du duc de Kington, gardant des ânes pour gagner son pain. Là ne se bornèrent pas ses aventures. Il continua sa vie vagabonde, retourna en Orient, & s'y fit musulman. Si cette humeur voyageuse lui venait de sa mère, ou si la lancette de la vieille *Stamboul* lui avait inoculé dans les veines le goût de l'islamisme avec la petite vérole, c'est un point que je livre à vos méditations.

Je ne m'arrêterai pas davantage aux correspondances que nous fournit le dix-huitième siècle, ce siècle qui n'a vécu que par la tête. J'avoue qu'il m'est peu sympathique. Je suis loin de méconnaître le grand rôle qu'il a joué dans le développement de l'esprit humain, & la masse éblouissante de lumières dont il a été le foyer ; mais une comparaison vous fera mieux comprendre que de longues explications la double impression que j'éprouve en le parcourant. Il me semble que je marche sous un ciel splendide & un soleil éclatant, dans une plaine brûlée, où toute pierre est à nu, toute végétation grillée, tout ruisseau mis à sec, & où les pieds des voyageurs s'enfoncent dans une mer de poussière & de cailloux. J'ai hâte d'en sortir ; j'ai soif d'un peu d'eau, d'un peu d'herbe, d'un peu d'ombre, d'un peu de fraîcheur, dût-elle être achetée par quelques nuages.

Cette oasis désirée, le dix-neuvième siècle va-t-il nous l'offrir ?

Question délicate, ma chère, à laquelle je vous demande tout au moins la permission de ne pas répondre aujourd'hui.

APHÉLIE URBAIN.



VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

ACCOLADE.

Ce mot, dérivé de *col* (cou), signifie prendre au cou, jeter les bras autour du cou,

Dans une accolade bien tendre,
Nous mêlerons nos cheveux blancs.

BÉRANGER.

comme le mot *embrassade* veut dire prendre, serrer entre les bras :

Que j'éprouve de joie & que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade !

C. DELAVIGNE.

C'est l'idée d'*embrasser*, synonyme d'*accoler*, qui a fait appeler *accolade* le trait qui sert dans l'écriture, dans les tableaux synoptiques, dans la musique, à réunir ensemble, à comprendre plusieurs articles, plusieurs chiffres ou plusieurs parties. Le verbe *accoler* s'emploie plus fréquemment même dans le sens de rattacher, de rapprocher, que dans celui de prendre au cou : accoler deux hommes, deux noms, deux expressions. On dit aussi accoler la vigne, pour l'attacher aux espaliers, aux échals.

Dans tous les dictionnaires on lit : « Accolade, cérémonie qui consistait, dans l'ancienne chevalerie, à baiser à la joue gauche celui qu'on recevait chevalier, & à lui donner sur l'épaule ou sur le cou un coup de plat d'une épée nue. » Ceci a besoin de quelques mots d'éclaircissements. Devenir chevalier d'un prince ou d'un seigneur, sous le régime féodal, c'était devenir son homme, c'était s'attacher à sa personne & à sa cause. Le seigneur, pour marquer au chevalier par un acte ostensible qu'il était fait homme d'armes, admis à le servir, lui donnait un coup du plat de l'épée sur la partie postérieure du col. A cela se bornait, dans l'origine, la cérémonie de réception, qui s'appelait *la colée*, ou *la colade*. Une erreur d'orthographe & de prononciation fit dire dans la suite *l'accolée*, *l'accolade*, comme si les mots dérivait du verbe *accoler*, embrasser, & c'est ainsi qu'à la faveur d'une apostrophe, le cérémonial de la création d'un chevalier fut augmenté d'un baiser.

AMULETTE.

En latin *amuletum* ou mieux *amoletum*, fait de *amoliri* (éloigner, écarter). C'était originairement une sorte de médicament composé de simples ou de pierres précieuses que les anciens attachaient au cou pour se préserver des maléfica, détourner les calamités ou se guérir des maladies. Plus tard, cette vertu préservatrice s'étendit à de petites figures de pierre ou de bronze, à des médailles & autres objets auxquels la superstition attribuait toutes sortes de propriétés. Plutarque raconte que Sylla portait au cou, dans toutes ses expéditions, une petite figure d'or d'Apollon Pythien, qu'il baisait souvent. Des dames grecques avaient donné une amulette à Périclès qui ne dédaignait pas de la porter en collier. Les sauvages, superstitieux avant toutes choses, ont une grande foi dans les amulettes : les chefs de tribus de l'Afrique centrale partent rarement pour la guerre sans en avoir placé sur les parties du corps qu'ils veulent préserver des piqures des serpents ou des blessures de l'ennemi ; si grande est leur prudence, qu'ils en sont quelquefois couverts. — Les *gris-gris* des nègres, les *manitous* des sauvages de l'Amérique, les papiers mystérieux des Chinois, les sachets des Hindous, & l'*Abraxas* des Persans, pierre précieuse sur laquelle étaient gravés des caractères sacrés sont autant d'amulettes.

L'Académie a déclaré ce mot masculin ; mais l'instinct s'est révolté contre cet arrêt. Depuis l'allumette jusqu'à la trompette, il n'existe qu'un seul mot terminé en *ette* qui ne soit pas féminin (*squelette*), & l'on ne sait où prendre les motifs sérieux d'une seconde exception ; ceux qui écrivent, aussi bien que ceux qui parlent, s'obstinent à dire *une amulette*.

S'il faut établir une distinction entre *l'amulette* & le *talisman* (mot d'origine arabe), elle consiste en ceci que l'une se borne à préserver, tandis qu'on attribue à l'autre la puissance même de produire : l'amulette protège, défend ; le talisman fait plus, il agit. Cette fameuse *corde de pendu*, par exemple, à laquelle un préjugé populaire accorde le pouvoir de porter bonheur, surtout au jeu, est plus qu'une amulette, c'est un talisman. Dans le langage figuré, les choses qui opèrent un effet subit, extraordinaire, merveilleux, sont des talismans.

BASILIQUE.

Basilique, en latin *basilica*, vient du grec *basilikos*, royal. La basilique originairement était la maison des rois; ce nom se donnait, surtout chez les Grecs et chez les Romains, à cette partie du palais qui était destinée à recevoir de nombreuses assemblées pour les affaires de l'État & pour les jugements. — La basilique affectait la forme d'une salle rectangulaire, divisée dans sa longueur par des rangs de colonnes, en trois galeries, dont celle du milieu était la plus large. A l'extrémité de ces galeries se trouvait un espace vide, & au delà, en face de la galerie principale, un enfoncement semi-circulaire où siégeait soit le juge, soit le président de l'assemblée.

Lorsque, sous le règne de Constantin, les chrétiens purent sortir des catacombes & pratiquer leur culte ostensiblement, ils se réunirent d'abord dans les basiliques, qui, par leurs formes et leurs dispositions, se prêtaient parfaitement à cette nouvelle destination, & qui n'avaient pas, comme les temples païens, été souillées par le culte des faux dieux.

C'est ainsi que le nom de basilique qui, à Rome, s'était donné jusque-là aux palais des empereurs, des proconsuls, comme aux édifices destinés à l'administration de la justice et aux affaires commerciales, s'est trouvé appliqué aux églises des premiers chrétiens, et qu'il s'emploie encore, de nos jours, dans le style élevé, pour distinguer les principaux édifices du culte catholique. Bien que Saint-Pierre de Rome ne rappelle point les dispositions des églises qui adoptèrent primitivement la forme des basiliques, elle est généralement appelée la basilique de Saint-Pierre. Cette église, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran sont dites, à Rome, les trois grandes basiliques chrétiennes de premier ordre; Saint-Laurent, Sainte-Agnès, Saint-Paul (hors des murs), & plusieurs autres églises de la cité antique, conservent aussi le titre de basiliques.

En France il n'y a pas de basilique depuis le dixième siècle. Au moyen âge on adopta de nouvelles dispositions comme plan, ainsi qu'un nouveau système de construction: de là les églises romanes & ogivales.

Le nom de *basilique*, employé longtemps pour désigner le lieu où se tenaient les tribunaux, a fait nommer *basoche*, jusqu'à la Révolution, la communauté des clercs du Parlement de Paris. Une cour de justice ainsi appelée avait été établie par Philippe le Bel, vers l'an 1303, pour juger les différends qui s'élevaient entre les clercs des procureurs & les particuliers. Plus tard, on désigna sous ce nom toute la confrérie des clercs & des avoués.

C'est l'idée de royauté, de puissance attachée au mot *basilikos* qui a fait appeler *basilic* l'espèce de lézard ou de serpent, auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par un seul regard. Ils le

représentaient avec une tête surmontée des attributs de la royauté comme pour témoigner sa prééminence sur les autres animaux venimeux. Notre expression: *des yeux de basilic*, c'est-à-dire qui respirent le courroux & la haine, est fondée sur l'antique préjugé: *Il le regardait avec des yeux de basilic*.

La fable du basilic a été prise au sérieux par quelques-uns des anciens naturalistes. Pline y a cru, & Aristote avant lui affirmait qu'il suffisait de réfléchir les regards du basilic au moyen d'un miroir pour lui donner à lui-même le trépas. Ses émanations, ajoutait-on, étaient si délétères, qu'elles faisaient périr les plantes qui croissaient et les animaux qui passaient près de son repaire. Il s'est même trouvé un historien consciencieux pour rapporter qu'Alexandre le Grand ayant mis le siège devant une ville d'Asie, un basilic, qui avait pris fait & cause pour les assiégés, lui avait tué jusqu'à deux cents soldats par jour.

Les reptiles de l'Amérique qui ont reçu le nom de *basilic* sont inoffensifs, & n'ont été ainsi désignés par Linné que parce qu'ils rappellent la description du fameux lézard des Grecs.

Basilikos se disant, par extension, pour *excellent*, la plante odoriférante qui s'appelle *basilic* doit ce nom à la force, à l'excellence de son arôme.

BÉBÉ.

L'imitation des sons produits par les animaux & par les choses a été vraisemblablement la base des premiers mots qui se sont formés. Cette formation imitative s'appelle *onomatopée* (de deux mots grecs qui signifient *faire un nom*). « L'onomatopée, a dit Charles Nodier, est l'écho de la nature; elle est le type des langues prononcées comme l'hieroglyphe est le type des langues écrites. » On a commencé, pour parler, à reproduire les sons, & pour écrire à reproduire les formes. Bien des transformations se sont opérées depuis l'origine des langues, mais néanmoins un grand nombre de mots, substantifs ou verbes, n'ont d'autre étymologie que le son qu'ils reproduisent. Écoutez attentivement ceux que je vais vous citer, & au bruit particulier que fera chacun d'eux, vous reconnaîtrez l'onomatopée: *Siffler, Rauque, Murmure, Claque, Kakatoès, Tinter, Sucer, Grelot, Bise, Choc, Gloussement, Fredonner, Caquet, Racler, Briser, Tonnerre, Bourdon, Craquer, Grincer, Miauler, Tic-Tac, Hisser, Coasser, Glouglou, Brouter, Tocsin, Éclater, Cascade, Fracas, Bouillir, Frôlement, Cliquetis, Trot, Retentir, Brouhaha, Chuchoter*, etc. Sainte-Beuve a dit quelque part *le frisselis des feuilles*; le mot n'est pas consacré par l'Académie, mais comme l'onomatopée est heureuse! — Prêtez quelquefois l'oreille à certaines pages musicales de nos bons écrivains, & vous sentirez avec quelle har-

monie imitative l'onomatopée fait passer dans l'esprit l'impression causée par les objets. « Si tout est silence & repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement & murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent & broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre & sauvage harmonie. » (Château-briand).

Eh bien, *bébé* est aussi une onomatopée. De même que *papa*, *maman*, *tata*, *bobo*, ce mot est une de nos articulations primitives. La lettre *b*, qui résulte de la simple disjonction des lèvres est la première que les enfants combinent avec les sons vocaux. Nous disons *bébé*, les Anglais disent *baby*, les Italiens *bambo*, les Arabes *babic*, & partout ce mot est le nom que les enfants ont dicté eux-mêmes dans leurs premiers *bégaiements*.

C'est de *bambo* que sont venus *bambin*, petit enfant, et *bamboche*, grande marionnette. Les mots

babiole, jouet d'enfant, *babil*, *babiller*, *baver*, *bavette*, *bavarder*, etc., appartiennent à la même famille & sont tous composés d'après le son naturel. Tous ont pour radical le mot celtique *bab*, enfant.

Bébé était le surnom de Nicolas Ferry, le nain du roi Stanislas. Né dans les Vosges en 1741, il mourut de vieillesse à l'âge de vingt-cinq ans. Bébé à sa naissance, n'avait que 24 centimètres, & pesait moins d'une livre. A quinze ans, âge auquel il eut atteint toute sa croissance, il avait 70 centimètres & pesait 9 livres et demie. C'est seulement parce qu'il était petit que Bébé amusait l'ancien roi de Pologne; il n'avait pas d'esprit & sa taille donnait, à peu de chose près, la mesure de son intelligence.

Un peintre hollandais du dix-septième siècle, Pierre de Laer, reçut aussi un surnom qui rappelait sa singulière conformation : *Bamboche*. Il a peint spécialement des scènes champêtres, des foires, des danses, et c'est de son nom que ce genre de peinture a été appelé *bambochade*.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

VIE DE JÉSUS

Racontée par une mère

PAR M^{me} ALBERT LE GIRAY (1)

Ce livre est écrit pour les enfants, & il traite le sujet le plus grave qui puisse être offert à leurs jeunes intelligences; il le traite d'une manière à la fois si aimable & si sérieuse, qu'on peut dire de cet enseignement maternel qu'il est du lait pour les faibles & du vin pour les forts. Une piété exquise, répandue dans tout le livre, touche, pénètre & en rendra la lecture extrêmement utile aux mères qui voudront s'en servir pour préparer leurs enfants à la première communion. Une mère a écrit ces pages pour l'instruction religieuse de ses

(1) Beau volume, prix : 3 francs. Chez de Broisse, Alençon (Orne).

enfants, & l'on y trouve toute la tendresse & la piété d'un cœur voué au plus touchant devoir; l'auteur s'est efforcée, par de saisissantes images & un récit attrayant, de captiver l'attention des lecteurs, plus faciles à émouvoir par la poésie du langage que par la logique du discours; le récit est souvent interrompu par des réflexions, afin de tirer de chaque acte de la *Vie de Jésus* un enseignement pratique, nous croyons faire plaisir à nos lectrices en citant un chapitre de cet excellent ouvrage: elles en apprécieront mieux la manière dont l'auteur a atteint le but qu'elle s'était marqué. Nous prendrons le chapitre intitulé :

PUISSANCE DE LA FOI.

« En sortant de la maison de Mathieu, Jésus revient sur les bords de cette mer dont les flots lui sont soumis. Il fait entendre sa parole. Un auditoire nombreux l'écoute; une multitude immense le presse, l'entoure & lui sert de cortège.

» Un homme accourt, s'approche de Jésus, & se prosterne humblement à ses pieds.

» Celui qui s'abaisse ainsi devant le Seigneur est d'un rang élevé. Le peuple le reconnaît pour un Ancien, c'est-à-dire que cet homme appartient à la classe que la fortune, la naissance ou l'intelligence placent à la tête de la cité. Jaïr est chef de la Synagogue ; à ce titre, il préside les cérémonies religieuses des Juifs, lorsqu'ils se réunissent pour prier en commun & entendre expliquer l'Écriture.

» La foi, cette divine lumière dont une étincelle suffit pour ranimer un espoir éteint, conduit Jaïr aux pieds du Seigneur. Le vent du malheur a soufflé sur sa maison ; la mort, de ses froides ailes a touché sa fille, unique joie de sa vie.

» Dans l'excès de sa douleur, il conjure Jésus de sauver son enfant, & le cri de sa prière monte vers le Seigneur, comme retentit jusqu'au ciel le son plaintif de l'oiseau dont l'aigle emporte les petits.

» Touché de cette foi profonde, ému de cette grande affliction, Jésus se lève, la multitude s'ébranle, se met en marche & le suit. Pendant le trajet, une femme sort des rangs de la foule, elle souffre depuis douze ans d'une maladie que la science humaine est impuissante à soulager ; elle espère obtenir sa guérison de la vertu du Seigneur. Elle s'approche de lui par derrière, elle baise la frange de son manteau ; Jésus se retourne, la voit & lui dit : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée. » Et à l'heure même elle est guérie.

» Cependant, la fille de Jaïr avait cessé de vivre ; toutes les tristesses de la mort étaient entrées dans cette demeure. Des chants funèbres accompagnés de flûte se mêlaient aux gémissements des femmes. Chez les Juifs, les manifestations de la douleur étaient bruyantes comme celles de la joie, & l'usage voulait qu'aux jours de deuil ainsi qu'aux jours de fête, les maisons fussent ouvertes pour les parents & pour les amis.

» Dès qu'il entre, le Seigneur impose silence, fait cesser les lamentations, ordonne aux pleureuses de se taire, disant : « Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. » Comme ils se moquaient de lui, il les fait tous sortir, garde seulement le père, la mère & les disciples qu'il a amenés, & s'approche du lit où l'enfant est couchée.

» Il considère son pâle visage, il touche sa main glacée, & les ombres de la mort s'écartent de ce jeune front qu'elles avaient envahi. Le Seigneur l'appelle : elle l'entend, se lève & marche ; Jaïr a eu la foi, il a retrouvé son enfant.....

» Enfants, admirez la puissance d'une foi vive &

sincère. Rappelez-vous, affligés de ce monde, que le Seigneur a pitié de ceux qui souffrent ; qu'il les console & les guérit. Livrez-vous à la foi, vous y trouverez la paix. »

Ce fragment suffit à donner une idée précise de ce livre, tout à la fois élevé comme le sujet qu'il traite, & doucement familier, à cause des auditeurs auquel il s'adresse. Nous croyons que les mères de famille nous sauront gré de le leur avoir fait connaître, & que, selon les intentions de l'auteur, il est appelé à faire beaucoup de bien.

HISTOIRE DE QUATRE OUVRIERS ANGLAIS

PAR M. ÉMILE JOUVEAUX (1).

Si nous écrivions pour des garçons, avec quel empressement nous leur recommanderions ce livre, où le travail, l'énergie & la probité se voient à l'œuvre, où la vie utile est si bien glorifiée !

L'*Histoire de Quatre ouvriers* n'est pas de celles qui s'adressent à notre public spécial, mais les frères & les neveux de nos lectrices y trouveront une bonne lecture, un peu trop d'accord peut-être avec les idées du temps présent, avec les vues utilitaires & pratiques, qui excluent de la vie tout autre idéal que celui de la grande fortune due à un puissant labeur. Mais nous pouvons espérer que l'éducation chrétienne reçue dans les familles où nous trouvons des lecteurs, corrigera ce que les idées du dix-neuvième siècle ont de trop étroit dans leur réalisme, & nous pensons que ce livre pourra être bon pour quelques positions & pour quelques caractères, qui ont besoin d'être stimulés par l'exemple du courage d'autrui.

Les quatre ouvriers, Henri Maudslay, le forgeron inventeur, l'ingénieur Georges Stephenson, William Fairbairn, l'ingénieur mécanicien, James Nasmyth, le constructeur de machines & d'instruments de précision, offrent, chacun dans leur genre, un type intéressant, une mise en œuvre de la vieille devise : *A cœur vaillant rien d'impossible*. Et c'est à ce titre que nous recommandons ce livre aux jeunes gens & aux personnes qui s'intéressent à la classe ouvrière.

M. B.

(1) Librairie Hachette. Prix : 1 franc.



UNE FEUILLE DE ROSE

ENFIN, j'ai une belle-sœur ! Une gaieté inconnue, une vie nouvelle règnent dans notre maison. Quelle joie ! Nous sommes deux maintenant à faire, au jardin, la cueillette des pois & des fraises ; à remplir nos vases de vieille porcelaine, des fleurs du jasmin qui embaume la tonnelle, des bouquets de l'églantier chéri qui croît à l'angle du mur. Nous sommes deux aussi à visiter, à ranger courageusement le grand panier qui ramène du lavoir le linge de la famille ; deux encore, le soir, à essayer nos duos d'Haydn, nos sonates de Mozart sur mon piano antique. Et un jour, peut-être, nous serons deux encore, deux mères à veiller sur le berceau, où viendra nous sourire l'héritier du vieux toit, l'ange rose de la maison ; deux à accueillir, au foyer, le gentil collégien, qui y rentrera le front chargé de couronnes ; à conduire à l'autel la douce communicante, qui s'y agenouillera, plus blanche que son voile ! Quelle joie, encore une fois, & aussi quelles espérances !... Toutefois, ne portons pas si loin vers l'avenir nos rêves ambitieux. Jouissons du bonheur présent, & remercions-en d'abord Dieu qui nous l'a donné. Et puis, pour bien apprécier cette félicité douce, rappelons-nous les jours d'attente & de trouble qui l'ont précédée. A quoi notre bonheur a-t-il tenu ? A un fil, à un souffle, à un rien, à une image flottante du pays, à un fugitif souvenir des jours passés, à un message muet, à une feuille de rose. Oui ; mais, mon Dieu, c'est vous qui, à l'heure propice, avez évoqué l'image & réveillé le souvenir. C'est votre Providence qui m'a donné une sœur & conservé une amie !

J'ai toujours été regardée comme le secrétaire de la famille ; la plume me paraissant assez légère & facile à tenir après le manche de la casserole ou le fer à repasser, & mes indulgents amis ayant la bonté de préférer encore mes lettres & mes billets à mon modeste soufflé de riz & à mes confitures de poires. C'est ce qui m'a valu l'honneur d'être la dépositaire & la gardienne de ces humbles souvenirs. Les événements, dans ce bref récit, s'expliquent & se déroulent d'eux-mêmes, & je puis, sans crainte, laisser la parole à notre chère Emma qui présente si agréablement & si vivement l'exposition du petit drame, le nœud, les complications

& l'heureux dénouement, dans trois ou quatre de ses chères lettres, de ses lettres de Paris.

Et, en témoignage de ma scrupuleuse fidélité, de ma joyeuse reconnaissance & de mon sincère bonheur, en écrivant cette petite préface, je signe ici mon vieux nom de famille, que, probablement, je ne changerai point ; le nom que porte aussi mon cher Maurice, & qu'elle a bien voulu accepter.

ANAIIS DE CLEYRIN.

PREMIÈRE LETTRE D'EMMA.

28 septembre 185...

« Soupires-tu encore en regardant, de ta fenêtre, notre porte fermée & nos persiennes closes, ma pauvre bonne Naissette ; te caches-tu encore pour pleurer en pensant à moi ? Je ne suis pas vaine, Dieu m'en est témoin, & cependant je suis fort tentée de répondre oui. Hélas ! — je le sais par expérience, — qu'on a donc de peine à oublier ses chagrins dans nos villes de province, où la langueur & l'ennui croissent peu à peu dans les âmes, comme les petites touffes d'herbes pâles croissent entre les pavés de la rue.

» Mais ici, dans ce beau & brillant, & bruyant Paris, pas moyen, vois-tu, de pleurer longtemps, ma chère ! Et si tu savais que de choses il y a à voir ! Ce n'est point comme à L*** : toujours les mêmes visages, toujours le même horizon. Combien, pour moi, la perspective est changée ! Ce que je vois en face de moi, en m'éveillant, ce n'est plus ta vieille maison grise où le soleil s'arrête le matin si complaisamment, si longtemps, comme s'il était joyeux de la revoir & de la caresser ; ni ton jardin aux grands arbres touffus où j'apercevais monsieur Maurice se promenant lentement avec son livre, & toi-même, Naissette, venant cueillir tes roses en petit peignoir d'indienne & simple bonnet du matin... Non, ce que je découvre en face de moi, de notre bel appartement du Faubourg Saint-Honoré, c'est d'abord l'hôtel d'un banquier, où le marbre & le bronze s'unissent, où les tentures & les dorures étincellent. Puis, c'est une vitrine de joailleries toute chatoyante de merveilles, un magasin de

nouveautés tout plein de tentations, une confiserie, vraie bonbonnière, toute bourrée de douceurs. Et ici, & là-bas, & plus loin, & partout, toujours de l'or, des peintures, des clartés, du plaisir, de la foule & du bruit. C'est le grand va & vient de la multitude, c'est le roulement continu des voitures que l'on entend nuit & jour.

» Et voilà pourquoi, tout en t'aimant toujours, tout en te regrettant amèrement, je n'ai pas pu pleurer longtemps, ma chère. Pour tout voir, & pour bien voir, je me suis hâtée d'essayer mes yeux. Mon cœur est toujours triste, je le sens; mais Paris est si beau, le monde si brillant & l'avenir si gai, que je ne puis m'empêcher d'admirer, de m'émerveiller, de battre des mains & de sourire.

» Et puis, ma bien bonne Anaïs, si je m'étais montrée longtemps triste & soucieuse, j'aurais fait, n'est-ce pas, preuve d'ingratitude envers ma tante qui nous comble, maman & moi, de prévenances, de caresses & d'amabilités. Cette bonne chère maman est très-réservée & un peu fière, tu le sais; mais, en même temps, elle est si prévoyante pour moi, si dévouée & si tendre! C'est à cause de moi, uniquement, qu'elle a accepté, pour une saison, la généreuse hospitalité de cette riche & brillante tante de Flagontier, la belle-sœur de mon père. Avec nos deux mille francs de rentes, qui, pourtant, nous suffisent à L***, nous sommes presque pauvres, & ma tante a déclaré même que nous l'étions tout à fait : « Mais je n'ai point d'enfants, je suis veuve » & je m'ennuie, a-t-elle ajouté avec infiniment de délicatesse & de grâce, lorsqu'à son retour des colonies elle est venue nous visiter. J'adore le séjour de Paris &, toute seule, je ne pourrais y vivre. Venez donc m'aider, au moins pour un hiver, à me refaire un cercle, à tenir salon, vous, ma chère belle-sœur qui avez, je ne sais comment, conservé dans ce désert, dans ce trou, les habitudes, la distinction & la grâce du vrai monde. Nous vivrons comme deux sœurs, nous oublierons nos peines, nous produirons cette mignonne petite brunette, votre trésor d'Emma... Qui sait? peut-être nous la marierons même, promptement & brillamment. » Je te transcris ici, Naïssette, ces paroles de ma tante, en t'avouant bien sincèrement que jusqu'alors cette dernière perspective ne m'a nullement souri... Je dirai plus, car tu ne montres mes lettres à personne, n'est-ce pas?... J'ai parfois trouvé une façon de m'expliquer, sans trop de déplaisir, pourquoi ma bonne mère t'aime & t'accueille comme si tu étais vraiment ma sœur, & fait tant de cas des divers mérites & des brillantes qualités de monsieur ton frère... Mais, Naïssette, tous ces lointains projets d'avenir, toutes ces vagues & nuageuses perspectives n'empêchent pas, quand on a dix-huit ans, de désirer voir Paris; empêchent moins encore, quand on a une tante aimable, riche & généreuse, d'accepter ses offres avec transport & de lui sauter au cou, lui déclara-

rant qu'avec elle on irait partout, dût-on ne rencontrer Paris qu'au centre de la terre. Ma mère, — je crois que tu le sais déjà, — a accueilli cette proposition beaucoup plus froidement. — Emma est encore bien jeune, a-t-elle répondu en paraissant hésiter. Enfin, ce voyage, cette expérience pourront lui servir... Il faut qu'elle compare & qu'elle juge.

— Il faut qu'elle choisisse, — a conclu ma tante de Flagontier, avec cet élan & cette vivacité qui font un des principaux attraits de sa gracieuse nature créole. Et, quant à moi, mon choix était fait : je voulais voir Paris. Voilà comment il nous est arrivé de prendre congé de nos meilleurs amis; comment, nous t'avons dit adieu avec bien des larmes, à toi, Naïssette chérie, qui pleurais bien fort, & à monsieur ton frère. Alors, je suis venue, j'ai vu... & j'ai été vaincue. Oui, vaincue, séduite, conquise, dominée par ces merveilles & ce bruit, ce tumulte & ces splendeurs qui vous entourent ici. Naïssette, puisque ton frère pouvait obtenir à Paris, dans je ne sais quels bureaux, un poste assez avantageux, pourquoi, obstinée provinciale que tu es, l'as-tu empêché d'accepter ce poste?

« Nous sommes de la race du lierre, — me disais-tu un jour à ce propos. — Nous avons besoin, pour vivre, de l'appui, de l'ombre des murs élevés par nos aïeux. » C'est bien joli, cela, bien naïf & touchant, mais enfin!... Paris est Paris, & mérite d'être vu, apprécié, admiré, quand on a vingt ans comme toi, Naïssette. Songe donc que, si tu ne t'étais pas obstinée ainsi, mignonne, nous serions encore ensemble à l'heure qu'il est. Et au lieu de cela, si ce voyage à Paris allait nous séparer pour toujours!

» Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur cette triste pensée; je préfère, à propos du lierre dont je te parlais tout à l'heure, te dire ce que j'ai planté dans le petit jardin de notre maison. Ce n'est pas une tige de lierre à la vérité; où donc ce riche manteau des vieux murs, cette guirlande des ruines, pourrait-elle s'attacher ici, à ces murailles toutes neuves, toutes blanches, toutes nues, que sans cesse la hache renverse, l'équerre aligne & la truelle polit? Mais, c'est cette belle & forte bouture du grand églantier de ton jardin, qui a une si douce odeur & de si mignonnes fleurs pâles. Nous sommes aux derniers jours de septembre; c'est le moment, m'as-tu dit, de planter les rosiers. Puisse l'air de Paris être favorable à celui-ci, & l'hiver lui être doux! Au printemps, il me donnera de ces petites fleurs modestes, mais parfumées qui me rappelleront l'ancienne vie à L***, les beaux jours d'enfance & les amis dont je serai loin.

» Et d'ici-là, je ne verrai plus guère de roses, si ce n'est celles que les doigts légers des fleuristes en renom découperont pour moi dans un nuage de crêpe ou une bande de satin. Car je me parerai, je me montrerai, j'irai au bal, ma chérie. C'est à quoi nous penserons, aussitôt

que ma tante aura achevé ses visites, refait des connaissances & réglé tous les détails de notre installation. Anaïs, toi qui, cet hiver, ne verras point le monde & n'auras pas le plaisir de danser, ne me blâme & ne me condamne pas parce que Paris m'éblouit, le monde m'attire & la danse m'amuse. Fais plutôt pour moi une de ces bonnes prières que ton cœur tient toujours prêtes pour ceux qu'il aime : aime-moi toujours, écris-moi souvent, & gronde-moi parfois, lorsque tu me verras en danger de devenir trop mondaine. Cette recommandation, avec mes respects à monsieur le curé, mes amitiés aux voisins, mes souvenirs à monsieur Maurice, mes saluts aux choses & aux gens de ta vieille maison, aux beaux *bizets* du pigeonier, à *Chanticleer*, mon petit coq favori, à *Turc*, le dogue de la basse-cour & à l'églantier de la tonnelle, avec mes meilleurs baisers pour toi, enfin, sont tout ce que peut t'adresser de plus sincère & de plus fervent,

» Ton amie,

» EMMA LE MESURIER. »

DEUXIÈME LETTRE D'EMMA.

3 novembre 185..

« Quand je pense, bonne Naïssette, que, depuis plus d'un mois, je ne t'ai écrit que deux ou trois petits billets si courts, si courts ! Quelle influence étrange exerce la vie de Paris ! Toi, qui es ensevelie là-bas dans la solitude & la paix, tu trouves toujours tant à me raconter, tant à me dire ! Moi, qui, au milieu du mouvement, de la joie & du bruit, parviens à peine à réserver une heure, je ne sais que penser à toi & t'écrire ces quelques mots : « Nous nous portons bien, maman & moi ; nous te regrettons & t'aimons toujours. Je voudrais bien comprendre la raison de cette singulière différence... Tiens, il me semble que je la trouve, à présent que je me repose & me recueille, en t'écrivant. C'est qu'ici mon *moi* est tout en dehors ; je ne vis guère que par les yeux ; tandis que toi, dans le silence de ta petite ville, de ton désert, tu descends sans cesse en ton cœur ; tu trouves tes joies, tes fêtes & tes trésors dans ton âme. Cela fait que tes impressions, tes jouissances deviennent accessibles à tous, tandis que le souvenir, bien pâle & bien froid, de mes bruyants plaisirs, ne peut être suffisamment apprécié que par ma pauvre petite personne. »

» Mais assez de réflexions morales comme cela. On ne doit pas se permettre, passe-moi le terme, de *métaphysiquer* beaucoup le lendemain d'un bal, car j'ai été au bal hier, à mon premier bal, ma Naïssette, ma mie ! Il n'est pas convenable, je le sais, de se louer soi-même, mais enfin je dois bien t'avouer, à toi, que j'étais sans doute jolie, puisque j'ai été si heureuse & que j'ai tant

Mais aussi, quelle délicieuse robe ma bonne tante avait commandée pour moi ! & quelle suave petite guirlande de boutons de rose & de muguet les habiles mains de Félix avaient posée dans ma coiffure ! Et aussi, que de ravissants visages, que d'éblouissantes toilettes, que de lumières, que de fleurs, de dorures au plafond, aux tentures, partout ! Quel joli tableau féérique, découpé d'une page des *Mille et une Nuits*, pour être transporté dans un charmant salon de la rue Laffitte !

» Oh ! si tu étais aussi folâtre & étourdie que moi, Naïssette, comme je t'écrirais maintenant, avec des soupirs sur les lèvres & des larmes au bout de la plume ! « Pleure, pauvre Anaïs ; on a dansé sans toi ! » Mais je sais trop bien de quel air tu accueillerais cette intempestive réminiscence historique. Je te vois d'ici, secouant doucement ta jolie tête pensive, souriant moitié avec dédain, moitié avec indulgence, & détournant tes yeux pensifs pour les porter sur le fauteuil de ton frère absent, sur les portraits de famille, ornant ton grand salon, & te disant en toi-même, avec cette tranquillité douce qu'aucun rêve ambitieux, aucun désir ne troubla jamais : « Je n'ai pas besoin » de plaisirs, de fêtes, de parures ; la solitude m'est » douce, & mon bonheur, à moi, est ici. »

» Et, je te le dis bien sincèrement, la conscience de ta supériorité, de ta haute & douce vertu m'embarrasse & m'humilie. Je n'ose pas te peindre longuement mes folles joies, mes illusions brillantes & mes succès d'un jour. Tant que je saurai encore, parfois, causer raison, nous pourrons un peu nous entendre ; si le jour devait venir, mon Dieu ! où nous ne nous entendrions plus !

» Et, vois-tu, j'ai peur de t'inquiéter, de t'affliger, en te parlant de moi-même. Monsieur le curé autrefois, tu le sais, m'appelait « notre petit papillon. » Eh bien ! la lumière dorée m'aveugle & m'attire, le tourbillon m'entraîne ; j'ai la fièvre, la fièvre de Paris. Et, à ce propos, je vais te décrire quelques-uns de mes cauchemars, sous les traits des amis & connaissances de ma tante.

» Il y a d'abord, au premier rang, une dame que nous ne désignons, entre nous, que par ces mots : « la maman de monsieur Adolphe. » Ce n'est pas qu'il lui manque un nom ; elle en possède un assez beau, au contraire : elle s'appelle madame d'Ottigny. Mais, c'est qu'en présence du jeune & bel élégant qu'elle conduit & produit partout, elle fait abstraction complète de sa noble & digne personne ; elle semble s'être incarnée pour toujours dans la substance de monsieur son fils. C'est pour lui qu'elle sort, & s'habille & se meut ; c'est à lui qu'elle pense toujours ; de lui qu'elle parle constamment ; lui qu'elle regarde, & observe, & admire : « Mon Adolphe peint le paysage » comme Troyon & fait des armes comme Gri- » sier ; mon Adolphe a une voix charmante & les » plus beaux cheveux du monde ; mon Adolphe a » un oncle conseiller d'État & un arrière-cousin » ambassadeur. » — « C'est une dame qui a

un fils à offrir, & qui fait la place elle-même, a dit en riant ma tante, lorsque cette mère, un peu trop zélée, lui a été présentée pour la première fois. Mais, je dois le reconnaître, depuis lors, les opinions de ma tante paraissent s'être sensiblement modifiées. Elle voit souvent & accueille de son mieux la dame, qui, du reste, a des relations brillantes & un excellent ton ; le fils, monsieur d'Ottigny a des manières parfaites, un extérieur agréable, un arrière-cousin ambassadeur ; & cet arrière-cousin serait assez disposé à frayer à ce bel élégant les sentiers élevés de la diplomatie, s'il avait la chance de conclure un mariage avantageux, qui pût améliorer sa position financière, d'ailleurs assez modeste. Que la chose arrive, je vois d'avance cette bonne madame d'Ottigny disant avec volupté & avec emphase : « J'ai reçu aujourd'hui d'importantes nouvelles » de Copenhague, ou de Stuttgart, ou de La Haye, » où mon Adolphe est ministre plénipotentiaire de » notre gouvernement. » Voilà ce que dirait la » mère de monsieur Adolphe ; mais que dirait sa femme ?

» Ma tante reçoit & recherche aussi, avec un empressement & un plaisir véritables, une jeune, aimable & charmante femme, madame de Vallans, qui est tout à fait à la mode, & son frère, monsieur Hennequin, un quart d'agent de change, qui fait des affaires merveillesuses. Ma bonne Anaïs, je te l'avoue, on n'est pas plus jolie que madame de Vallans ; on n'est pas plus aimable & plus habile que monsieur Hennequin, son frère. Il a trente & quelques années, il est riche, bien posé, estimé même ; il gagne à la Bourse, va dans le monde & se fait distinguer au bois. Pourquoi, avec tout cela, n'est-il pas encore marié ? je ne puis le comprendre. C'est plaisir de voir comment ma tante l'accueille, ainsi que sa ravissante sœur. Si elle n'avait pas dépassé quarante ans, & si elle ne se montrait pas toujours si simple, si peu soucieuse d'elle-même, je croirais qu'elle songe à se remarier. Mais non, toutes ces avances, toutes ces dépenses, toutes ces démarches actives, engageantes & gracieuses, elle les fait pour le seul amour de la société, d'abord, & puis aussi, Anaïs, dans l'intérêt de sa chère nièce, ton humble petite amie : « Ma gentille Emma, je ne serai contente que lorsque je verrai ton sort fait, ton indépendance assurée, me disait-elle l'autre jour. Je viens de loin, j'ai un peu d'or, je suis marraine & tante ; autant dire que je suis fée. Laisse-moi user de ma baguette jusqu'à ce que je sois parvenue à t'arranger une existence de soie & d'or. A toi de t'amuser, fillette ; à nous de réfléchir. Tu ne peux croire, vois-tu, le plaisir que tu me ferais si tu t'arrangeais de façon à devenir, quelque jour, ambassadrice, ou maréchale, ou financière, ou, pour le moins, riche & baronne. »

» Les projets ambitieux de ma bonne tante me font rire, & quant à maman, ils la font soupirer.

J'espère bien, toutefois, qu'avant de m'accabler de l'une ou l'autre de ces imposantes dignités, l'on voudra bien me laisser jouir de mes dix-huit ans. Mais s'il m'arrivait, un jour, de renoncer à ma chère & joyeuse indépendance, ne serait-ce pas beau de devenir ambassadrice, ou maréchale, ou pour le moins baronne ?

» Ce mot de baronne me rappelle que madame de Vallans & son frère, dont tout à l'heure je te parlais, ont un grand faible pour la noblesse. C'est ce penchant, des plus prononcés, qui a décidé mademoiselle Mathilde Hennequin, jeune, jolie, recherchée & suffisamment riche, à épouser, il y a deux ans, le vieux marquis de Vallans, qui passe pour avoir un détestable caractère. Et elle est charmante pour moi ; elle me fait de véritables avances. Je ne suis pourtant pas noble, moi, quoique mes aïeux maternels l'aient été. Mais ma tante l'est, & elle a une fois donné à entendre à ma mère qu'elle laisserait avec joie sa terre & son titre à mademoiselle Emma Le Mesurier, ton ancienne compagne, & sa nièce chérie, si celle-ci faisait, par la suite, un mariage selon son cœur. C'est dire qu'il me faudrait devenir ambassadrice, ou maréchale, ou financière, ou grande dame.

» Bon Dieu ! comme ces diverses perspectives sont étranges, sont nouvelles, & comme elles m'éloigneraient de vous ! Rien qu'en y pensant, je me sens le cœur serré, & pourtant quel avenir radieux, quel brillant destin, tout d'éclat & de bruit, de triomphes & de fêtes : aujourd'hui au bal, demain aux courses ; après-demain à la cour. L'été à Trouville, à Biarritz, à Hombourg ou à Bade ; l'hiver, à Rome, à Naples ou à Paris. Partout des rubans & des fleurs, de la brise & du soleil, des perles & des diamants ; le « petit papillon » s'ébatant à ce printemps éternel, au milieu d'une auréole dorée ! Oh ! cela serait splendide, cela serait ravissant, cela serait divin, malgré tout !

» Et pourtant, je m'en souviens, ce n'est point là ce que nous avions rêvé ensemble autrefois : ce que j'avais rêvé moi-même. Te rappelles-tu cette soirée du 15 août — il y a six ans — que nous avons passée, toutes seules, au fond de ton jardin, au pied de ton grand rosier ? Nous avons renouvelé notre première communion, le matin même. J'avais treize ans moins un mois, toi, treize ans accomplis ; nous étions donc, par conséquent, de bien grandes & de bien sages personnes. Nous nous étions assises auprès du mur, à l'ombre du beau rosier vert ; nous nous tenions par la main, en causant presque bas, quoique les pigeons roucoulant au sommet du mur, & les petites hirondelles noires voletant sur le ciel bleu, fussent les seuls amis présents qui pussent nous entendre. Les dernières roses de l'églantier, qui avait fleuri tard, cette année, s'effeuillaient une à une au souffle tiède du vent du midi ; parfois un léger pétale rose se jouait dans nos cheveux, ou s'arrêtait dans les plis de notre robe blanche. Émues & doucement joyeuses, nous regardions avec ravissement le ciel

bleu, l'horizon d'or, le paysage verdoyant qui se déroulait à nos pieds, à la base de la colline.

» Je me jetai alors dans tes bras, & je te déclarai, du fond de mon cœur sincère, que rien ne me semblait plus doux que notre vie calme & cachée, rien ne me paraissait plus beau que nos deux vieilles maisons grises, nos arbres verts & notre horizon d'or; je te promis tendrement, ardemment, de ne jamais te quitter, de ne point abandonner notre pauvre pays & mon toit, si j'avais le bonheur d'être jamais maîtresse de moi-même. Les premières étoiles montèrent doucement au ciel, tandis que je répétais encore ces vœux & ces serments, & une fauvette endormie, s'éveillant soudain au fond du bois, les accompagna, dans le lointain, de sa voix pénétrante & douce.

« Je me le rappelle, vois-tu, comme si c'était hier; mais je me demande en même temps si nous n'étions pas alors bien naïves, bien enfants, ma chère. O vœux de dévouement sans bornes & d'amitié éternelle, serments de désintéressement & de stoïque vertu que l'on fait à treize ans, n'êtes-vous pas autant de blanches vapeurs du matin, que le soleil du midi dissipe ou que le vent d'orage emporte? Peuvent-ils, doivent-ils tenir, mon amie, ces serments & ces vœux si fragiles, mais si ardents, en présence des chances diverses, des chances heureuses d'un avenir brillant, des changements de la fortune, des devoirs de la vie? Hélas! se poser cette question, n'est-ce pas la résoudre?... »

« Je ne l'ai pourtant pas encore définitivement résolue, & je me demande ce qu'il adviendra de moi, de nos rêves, de nos serments. Nous retrouverons-nous un jour, toujours calmes & contentes, toujours aimantes & fidèles, pour nous vouer à notre retraite & ne jamais nous quitter? Ou devrai-je dire un long adieu à ma ville natale, à mes anciens & chers amis, & réaliser le beau rêve de ma tante en acceptant quelque brillant parti qui m'établira pour toujours au centre de ce monde parisien si joyeux & si splendide?... Je n'en sais vraiment encore rien; les événements décideront pour moi, ma bonne chérie. Je n'ai pas le courage de choisir entre les séduisantes promesses de l'avenir & les douces impressions du passé. Ton cher petit coin est bien calme, mais le monde est bien beau, bien gai, bien flatteur. Lequel des deux m'aura à la fin?... Je ne le sais pas & je m'efforce de n'y point penser. Mais je pense toujours à t'aimer, à te désirer, à te regretter, ma chérie, & je t'envoie cette sincère assurance avec mes meilleurs baisers.

» Toute à toi,

» EMMA LE MESURIER. »

6 janvier 185..

« Je crains bien, bonne chère Anaïs, de t'avoir un peu ennuyée en ne te parlant, dans mes deux

ou trois dernières lettres (1), que de notre grand train de Paris, c'est-à-dire de nos plaisirs, de nos toilettes, de nos visites, etc., toutes choses qui, j'en suis sûre, ne t'importent guère & que tu apprécies peu. Mais aujourd'hui, mon babil sera moins frivole, mon style moins capricieux; j'ai à te faire des confidences plus graves, qui te révéleront mes préoccupations présentes, & te feront peut-être pressentir mon avenir, Naïsette. Figure-toi que je suis plus irrésolue, plus hésitante que jamais, & cependant je crois qu'il ne tient qu'à moi de rester pour toujours à Paris. Madame d'Ottigny & madame de Vallans ont pour moi des empresses, des prévenances, de flatteuses attentions qui m'autorisent à penser que je leur suis précieuse & chère. Serait-ce donc, — comme le prétend ma bonne tante, — que l'une voudrait de ta petite amie pour son frère & l'autre pour son fils?

» Je ne l'affirmerais pas; cependant il y aurait bien, dans leurs compliments & leurs égards délicats, de quoi tourner la tête à ma pauvre petite modestie. Je te dirai d'abord, mignonne, que ces dames m'ont fait, au jour de l'an, de ravissants cadeaux. Madame d'Ottigny, la première, m'a remis, en me serrant la main & m'embrassant sur le front, — c'était, tu le vois, en grande cérémonie, — un superbe album à photographies en velours bleu à bord d'argent, magnifiquement ciselé. Qui ai-je tout d'abord rencontré en ouvrant le splendide volume? Monsieur Adolphe & sa mère: l'une, le sourire sur les lèvres & la main tendue; l'autre, la bouche en cœur, & la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière.

« Ma chère enfant, m'a dit en même temps la dame, permettez-nous de vous offrir ces fidèles & simples images de deux bien bons amis auxquels, je l'espère, vous conserverez toujours une bonne place dans votre mémoire & un coin dans votre petit cœur. »

« Tout en disant ceci, elle jetait un regard d'intelligence à ma tante & lui pressait la main, tandis que je m'efforçais de lui exprimer ma reconnaissance de la façon la plus convenable & la moins embarrassée. Elle s'est ensuite approchée de ma mère & lui a parlé à demi-voix; mais ma mère, tout en la remerciant chaleureusement pour son cadeau, a conservé son air réservé, sérieux & un peu triste.

» Dans la soirée, j'ai vu arriver madame de Vallans, toute parée & joyeuse, toute rose & toute charmante. Après avoir présenté ses amitiés et ses souhaits à ma mère & à ma tante, elle s'est emparée de moi, &, saisissant une de mes mains comme pour la presser entre les siennes, elle m'a vivement attaché au poignet un délicieux bracelet bleu & or. Ce n'était rien qu'une chaîne en vé-

(1) Ces lettres sans intérêt, pour la suite du récit, ont été supprimées.

rité, mais la plus riche, la plus légère & la plus mignonne de toutes les chaînes. Trois cordes d'émail bleu serties d'or, se croisant & se tordant en anneaux souples & forts, rattachés çà & là par un petit clou d'opale ou un nœud de perles fines. Nous nous sommes extasiées, — comme bien tu te l'imagines, — sur l'éclat & le goût exquis de ce charmant cadeau.

« Halte-là; ne vous pressez pas si fort! s'est récriée madame de Vallans, avec un de ces sourires malins qui montrent si avantageusement ses jolies petites dents blanches. Ne voyez-vous pas que ce joujou, qui pare si bien la main mignonne de notre chère Emma, c'est tout bonnement une chaîne... C'est que nous avons des projets, qui sait? nous ne pouvons pas nous passer d'elle; & comme il arrive, de temps à autre, à cette charmante enfant, de nous laisser entrevoir des regrets pour sa simple vie de province, nous faisons de notre mieux pour l'enchaîner à nous, pour l'attacher à Paris. »

« Il était impossible, ne le crois-tu pas, d'être plus explicite en se montrant plus aimable, & je n'ai pas été trop étonnée ensuite, lorsque monsieur Charles Hennequin, me présentant une superbe boîte de bonbons, a attaché un long regard sur mon bras où brillait le beau bracelet or & bleu, en me disant, d'un ton assez significatif :

« Eh quoi! mademoiselle Emma, le petit souvenir de Mathilde vous plaît-il si fort, que vous lui faites tant d'honneur? Cette modeste chaîne ne vous pèserait-elle point? »

— Les chaînes qui attachent à votre beau Paris sont, en général, si fleuries & si brillantes qu'elles ne semblent pas bien lourdes à porter, » — lui ai-je répondu en riant.

« Puis, notre conversation en est restée là; mais, lorsque nous nous sommes trouvées seules, le soir, j'en ai pas manqué d'interroger ma mère.

« Chère maman, lui ai-je demandé, d'un accent un peu bas & légèrement timide, si, comme ma tante le suppose, il se présentait ici quelque beau parti pour moi, ferais-je bien de l'accepter, de rester à Paris? »

— Mon enfant, je, n'en sais rien, a-t-elle répondu avec un soupir. Il faudrait voir, réfléchir, s'assurer... De semblables décisions, tu le sens, ne peuvent se prendre à la légère... Mais, faut-il que je te l'avoue, je ne le désire point, Emma. Tu es bien jeune; le monde est bien trompeur, & tu as ailleurs, pauvre enfant, de si bons, de si vrais amis! »

« Alors, nous en sommes venues à parler de notre petite ville natale, de toi, de vous, de monsieur le curé, de toutes les bonnes & honnêtes gens du pays. Et ma mère m'a rappelé, avec des larmes dans les yeux, comment, il y a huit ans de cela, lors de cette grave maladie que j'ai faite, monsieur Maurice, pour nous amener un célèbre médecin en tournée dans une ville voisine, s'est privé du plaisir d'aller recevoir le prix d'hon-

neur, obtenu par lui au concours général des collèges du département; comment, pendant ma longue convalescence, tu m'apportais, chaque jour, les plus doux fruits de ton verger, les plus belles fleurs de ton jardin, tes livres d'images, tes pauvres jouets, bien simples, bien rares, ô ma bonne Anaïs; comment tu m'avais donné jusqu'à ta petite chèvre Blanchette!

« Ceux-là sont de vrais amis, a dit ma mère en terminant. Ils ne demandent que du retour, ils n'imposent point de chaînes... Ils n'ont guère que leur cœur à donner; mais avec quelle sincérité, avec quelle joie ils le donnent, & comme, en dépit du temps, malgré l'oubli, ils ne le reprennent point. Ah! s'il s'agissait de retourner à eux, d'aller les retrouver, je n'hésiterais pas longtemps! Comme je te dirais: « Partons, ma fille, & sois heureuse. »

« Tu comprends que moi aussi, j'étais joyeuse & vivement émue, en entendant ma mère parler ainsi de vous. Oh! je sais bien que vous m'aimez, que vous êtes pour moi tendres, dévoués, généreux, & que vous le serez pour d'autres, sinon pour moi, jusqu'à la fin de votre vie. Mais maman n'est-elle pas un peu prévenue, lorsqu'elle paraît douter de la sincérité & de la profondeur des sentiments que nous témoignent nos nouvelles connaissances de Paris? Pour moi, je crois qu'on peut être contente, aimée, heureuse partout, & je me demande si j'aurais, à l'âge où je suis, après avoir admiré ce que j'ai vu & joui des plaisirs qui m'ont été offerts, assez de modération, de sens & de raison pour me contenter de notre vie modeste, de notre ancienne vie. Ne laisserais-je pas une partie de mon cœur ici, dans ce monde brillant, sous ces beaux abris dorés, & quand je commencerais, là-bas, à me lasser de la paix & du silence qui règnent sous nos vieux toits moussus, sous nos grands arbres verts, ne serait-ce pas vers le luxe évanoui, vers l'avenir perdu, vers Paris, que se tourneraient mon cœur & mes yeux? »

« Je n'ose pas dire oui; pourtant j'en ai grand-peur. En tout cas, j'ai bien le temps de réfléchir, de me décider, car rien ne me presse de prendre une résolution &, en outre, nous allons quitter Paris pour quelque temps, ma chère. Ma bonne tante, habituée au beau soleil & à la tiède température des colonies, a gagné un rhume assez violent à l'un des bals de cet hiver. Son médecin lui conseille, pour s'en débarrasser, d'aller passer quelques semaines à Pau. Nous partons donc ces jours-ci, pour ne rentrer dans notre joli petit appartement parisien que vers la fin de mars. Je n'ai pas besoin de te dire que ce délicieux projet de voyage me rend tout à fait joyeuse, & que la douce perspective du retour ne me réjouit pas moins. Les bals de la fin de l'hiver sont les plus beaux, les plus courus, précisément parce qu'ils sont les derniers. Et puis, cette séparation passagère me mettra plus à même de juger claire-

ment si nos nouveaux amis s'attristent véritablement de notre absence, & se montrent, ensuite, heureux de nous revoir. Je t'écrirai bien souvent de Pau, ma bonne, tâchant de t'intéresser & de te distraire en te peignant, de mon mieux, les choses & les gens du pays; puis, au retour, ... au retour, bonne Naïssette..... je devrai te faire connaître la résolution définitive de ma tante, hélas! & la mienne aussi; soit que notre campagne parisienne ait brillamment réussi, & que tu ne revoies plus ta petite amie qu'en passant, & grande dame, ou financière, ou pour le moins baronne; soit que rien de convenable ne se soit arrangé, & que je retourne, pour toujours probablement, dans notre vieille maison tranquille, dans notre petite ville oubliée. Je sais bien ce que tu désires, ce que tu

redoutes pour moi, ce que pensent aussi, à cet égard, ton frère & monsieur le curé, dont tu m'as transmis les bonnes paroles, les affectueux conseils, dans plusieurs de tes lettres. Mais il est difficile de bien juger de loin. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante à tous, croyez-le bien; je vous regrette, je vous aime, je vous prie surtout de ne pas m'oublier & de me recommander bien tendrement à la Providence, pour qu'elle daigne prendre soin de moi si je suis mise en demeure d'avoir à me décider.

» Ta bien sincère amie,

» LE MESURIER. »

ÉTIENNE MARCEL.

(La fin au prochain numéro.)

LA

FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

III

LA CARTE DE L'INGÉNIEUR

A peine installé dans la voiture, monsieur de la Ferté dit aux deux dames avec animation :

« Et surtout, point de frayeur ! nous sommes en sûreté, car on n'est jamais plus prudent qu'après un accident.

— C'est entendu, mon cher Horace, répondit madame Reydel, mais vous nous permettrez bien, à nous pauvres femmes, de nous ressouvenir de cette épouvantable commotion, quoique nous n'ayons pas d'aussi bonnes raisons que vous pour y penser.

— Ma tête ? Bah ! je n'y songe déjà plus ; ce jeune homme m'a pansé comme l'aurait fait Dupuytren.

— Ce jeune homme, dit madame Reydel en respirant profondément, parlons-en ! Comment trouvez-vous ce refus de nous décliner son nom ?

— C'est un excès de modestie, madame, il vou-

lait échapper à notre reconnaissance; mais, parbleu! je le poursuivrai du témoignage de la mienne.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Je compte lui envoyer un souvenir, &, dès que je saurai son nom, je compte l'appuyer auprès du conseil de son chemin de fer; plusieurs membres dudit conseil sont de mes amis, & quand je le connaîtrai mieux, je l'inviterai à chasser avec moi, dût-il faire rage parmi mes lièvres & mes faisans.

— Pour le souvenir, mon cher la Ferté, souffrez que je sois des vôtres, mais ma gratitude ne m'empêche pas de trouver au moins étrange le procédé de ce jeune homme refusant une réponse à une femme de mon âge, qui lui faisait la question la plus naturelle, une question commandée par la situation même. Je n'en reviens pas !

— C'est assez étrange, en effet, repartit monsieur de la Ferté; c'est manque d'usage, timidité, fierté, que sais-je ? Et vous, Esther, à quel motif attribuez-vous ce refus ?

— Je ne sais, mon oncle, dit-elle en rougissant, il m'a paru contrarié & il a changé de visage.

— Oh ! oh ! si nous étions encore dans la belle

fièvre romantique, je croirais voir *Antony* ou le *Corsaire*, ou *Richard d'Arlington*, tandis que c'est tout bonnement un honnête jeune homme que les beaux yeux de madame Reydel ont un peu troublé & qui en a perdu le sens & la raison. »

Madame Reydel haussa les épaules & dit :

« Quelle sottise ! vous ne serez donc jamais sérieux, la Ferté ? ce petit jeune homme est notre sauveur, j'en conviens, mais c'est un sauveur fort mal élevé. Faisons-lui un beau présent & qu'on n'entende plus parler de lui... »

La conversation en demeura là ; monsieur de la Ferté, en dépit de sa vaillance, se sentait très-fatigué, un peu de fièvre l'avait soutenu jusqu'alors, & le sommeil le gagnant, il appuya sa tête bandée contre la paroi de la voiture & bientôt il s'endormit. Les deux dames se turent ; madame Reydel paraissait attentive à tous les accidents du voyage, sa frayeur passée se réveillait aux chocs, aux ressauts, au tangage que le train éprouvait de temps en temps sur une voie nouvellement construite ; les longs sifflets d'appel ne la laissaient pas indifférente, & pendant ce temps Esther songeait. Mais elle ne suivait plus d'un œil rêveur les accidents du paysage : ni la lune qui se levait claire & sereine à l'orient, ni la beauté du couchant enflammé, ni les bois rougis par l'adieu du soleil n'occupaient ses pensées ; elle se revoyait encore à ce moment terrible où l'ingénieur l'avait emportée dans ses bras, ou bien, dans la cabane, courbés tous deux sur les blessés & cherchant à les faire revivre, ou même, à ce dernier instant, quand elle avait vainement essayé de lui donner, dans un regard, l'assurance de son éternelle gratitude : elle refaisait toutes ces scènes diverses, & jamais peut-être, l'ingénieuse parole de Platon : *La pensée est un discours que l'esprit se tient à lui-même*, ne fut plus exactement accomplie ; elle revivait dans ces courtes heures déjà tombées au gouffre du passé, elle agissait, elle parlait, elle se racontait à elle-même ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait senti, & si elle avait pu faire un retour sur elle-même, elle eût été surprise de l'intensité de vie qu'un péril de mort avait versé dans ses veines.

Il était nuit close quand le train arriva à Paris ; madame Reydel, plus inquiète que son gendre, fit appeler, dès son arrivée à l'hôtel, un médecin qui trouva le premier pansement bien fait, la blessure *bonne*, fit quelques prescriptions anodines & laissa dormir son malade qui avait surtout besoin de repos. Le lendemain, monsieur de la Ferté resta au lit par obéissance & y déjeuna solidement ; les deux dames coururent au Sacré-Cœur, où Albine les attendait avec une impatience de pensionnaire. Elle se jeta à leur cou, les accabla de caresses, mais elle devint sérieuse tout à coup en apprenant le danger auquel les voyageurs avaient échappé. Sa charmante figure, résolue & mutine, changea d'expression ; elle pâlit, regarda sa grand'mère les larmes aux yeux, & dit en serrant la main d'Esther :

« Quoi ! on aurait pu venir m'annoncer... à moi, qui vous attendais ! Qu'est-ce donc que la vie ? ô ma sœur ! s'il avait fallu ne plus te voir ! »

Elle fondit en larmes, & une religieuse qui était présente lui dit avec émotion :

« Mon enfant, venez à la chapelle ; vous y remercirez Dieu & le divin cœur de Jésus qui a protégé votre famille. Venez aux pieds de Notre-Seigneur. »

Elles y allèrent toutes ; Albine pleura encore devant l'autel, mais c'étaient des larmes heureuses, & Esther y pria mieux qu'elle n'avait jamais prié.

Elles firent leurs adieux ; Albine entra en vacances. Madame Reydel se recommanda particulièrement aux prières des religieuses ; Albine, calmée, avait repris sa joie, & après une visite à monsieur de la Ferté, qui lisait les journaux, appuyé sur ses oreillers, on se mit en course dans Paris. La vue d'un brillant magasin de meubles & de fantaisies, le Tahan de l'époque, rappela à madame Reydel le souvenir du présent qu'elle voulait envoyer à l'ingénieur ; on entra. Les deux jeunes filles discutèrent longtemps sur le choix à faire entre les coffrets, les portefeuilles, les nécessaires de voyage, les statuettes & les mosaïques, & l'on s'arrêta enfin à une grande & magnifique écritoire de malachite accompagnée de tous ses accessoires, plume, couteau, cachet en argent niellé.

« C'est très-beau, dit madame Reydel avec une orgueilleuse satisfaction, notre sauveur, comme dit la Ferté, aura lieu d'être satisfait ; cette écritoire-là ne déparerait pas le bureau d'un ministre. »

On l'emballa soigneusement, & le même jour elle fut envoyée à l'adresse de *Monsieur l'Ingénieur du mouvement de la ligne de...*

Ces détails avaient particulièrement occupé l'esprit d'Albine ; elle ne se lassait pas de se faire raconter les moindres péripéties de l'événement qui, à distance, prenait des airs de roman.

« Et vous ne pouviez pas vous sauver ? disait-elle. »

— Juge-s-en : nous étions sur une véritable montagne de débris... figure-toi un chaos qui brûlait... notre voiture retournée sur le flanc, bonne maman toute tremblante, mon oncle aveuglé par le sang...

— Et c'est alors que parut l'ingénieur ?

— Oui, & il était aussi couvert de sang, car il avait aidé à retirer deux malheureux blessés ; ses habits étaient brûlés... bonne maman me recommanda à lui... Il me prit, me tira par la portière & nous descendîmes à terre je ne sais comment.

— Et tu mourais de peur ?

— Non, il me semble que j'avais la tête bien présente, je me rendais compte de tout, & j'aurais voulu aider à sauver ces malheureux qui criaient de douleur.

— Et tu as aidé à panser les blessés ?

— Oh ! panser, c'est beaucoup dire ! je tenais les compresses, je faisais respirer du vinaigre, j'ai

soutenu le bras de la pauvre femme qui avait la main déchirée; toutes les choses difficiles c'était monsieur l'ingénieur qui les faisait...

— C'est étrange! les hommes ne sont pas d'ordinaire si compatissants ni si adroits.

— Oh! celui-là, Albine, c'était comme une sœur de charité.

— Et quelle figure avait-il?

— Mon Dieu! je ne sais pas, il est brun, grand.

Elle jeta, en parlant ainsi, un regard involontaire sur une glace, & elle ajouta en riant :

« Tiens! je crois qu'il me ressemble. »

Ces conversations se prolongeaient ainsi; monsieur de la Ferté y plaçait volontiers son mot, mais madame Reydel n'aimait pas qu'on revînt sur ces souvenirs d'angoisse & de péril, & les jeunes filles, instinctivement, évitaient d'en parler devant elle.

Après un séjour d'une dizaine de jours à Paris, la famille repartit pour la Bourgogne; monsieur de la Ferté guéri ou à peu près, accompagnait les trois dames, & il les ramena à la Pêcherie. Après les premiers embrassements à Geneviève, les premiers bonjours aux serviteurs, on entra au salon, qui parut à tous, après le bruit & la poussière de la route, comme une oasis, un *buen retiro* tranquille, élégant, paré de fleurs, & laissant voir par ses fenêtres ouvertes les riches futaies du parc & un coin de paysage où roulaient les eaux de la Saône. Madame Reydel prit Geneviève sur ses genoux & dit :

« Eh bien! quelles nouvelles? que s'est-il passé en mon absence? »

— Rien, grand'mère; il est venu un chien errant dans la cour, les gens criaient qu'il était enragé, mais Cyprien a dit que non; il l'a fait manger & boire & le pauvre chien lui a léché les mains.

— Ah! & encore?

— Puis, le messenger a apporté une petite caisse à votre adresse, grand'mère. Il a dit qu'elle venait de loin.

— Où est-elle?

— Je vais aller la chercher. »

Geneviève courut à l'antichambre & rapporta une caisse de bois blanc qu'elle avait grand'peine à traîner.

« Ouvrez-la, dit madame Reydel en s'adressant à Esther. Je crois qu'il y a une erreur, car je n'attends aucune commande.

— L'adresse est bien exacte, cependant, répondit Esther, en coupant les cordes, en déroulant la toile d'emballage & en faisant jouer deux crochets. Elle souleva des papiers, des tampons de ouate, et poussa une sourde exclamation.

« Qu'est-ce donc? demanda monsieur de la Ferté? »

Esther avait soulevé l'objet si soigneusement empaqueté : ils le virent tous : c'était l'écritoire de malachite avec le couteau, la plume & le cachet ; dans la coupe destinée au sable on voyait une

carte. Esther la passa à sa grand'mère, qui dit d'un ton de colère concentré :

« Je n'ai pas mes lunettes, lisez, Esther! »

Esther obéit :

MAX REYDEL DE ROMENAY

INGÉNIEUR CIVIL

Refus et remerciements.

Ce nom tomba comme la foudre au milieu de l'assemblée; monsieur de la Ferté se tordit les moustaches, madame Reydel pâlit, les jeunes filles étonnées se regardèrent :

« Qui l'eût dit? s'écria l'oncle Horace.

— Croiriez-vous, répondit madame Reydel, que cette pensée m'avait traversé l'esprit lorsque ce jeune homme a refusé de nous dire son nom?

— Mais c'est donc un parent? s'écria Albine.

— Oui, ma fille, mais un parent avec lequel nous n'avons & n'aurons pas de relations. C'est bien d'eux ce trait-là. »

Monsieur de la Ferté ne dit ni oui ni non; heureusement pour lui on annonça le souper, & pendant le repas la conversation se traîna sur d'autres sujets. Seulement, quand Esther souhaita le bonsoir à sa grand'mère, celle-ci lui dit d'un ton indifférent :

« Il faudra renvoyer cet objet, cette écritoire au marchand; vous demanderez en échange deux petits meubles d'une valeur égale : une boîte à boston, par exemple, & une jardinière. Vous écrirez demain, mon enfant. »

IV

CYPRIEN.

On le croira volontiers, l'incident fit l'unique objet des entretiens des deux sœurs; ce mystère de famille inopinément révélé excitait leur curiosité; mais ce qui n'était chez Albine que préoccupation de l'esprit cherchant le mot d'une énigme devenait chez Esther une tristesse du cœur. Elle s'expliquait la sympathie qu'elle avait ressentie pour ce sauveur inconnu, l'admiration que son généreux caractère avait excitée en elle, & elle regrettait avec amertume le dédain dont sa famille semblait l'objet. Et pourquoi ce refus? pourquoi cette rupture? pourquoi cet éloignement qui semblait devoir être éternel? elle n'osait le demander à sa grand'mère, & elle formait mille conjectures qu'elle déclarait elle-même plus absurdes les unes que les autres.

« Écoute, lui dit Albine un soir après un long entretien aussi stérile que les précédents, je crois que j'ai trouvé un moyen de savoir la vérité.

— Lequel?

— Cyprien!

— Comment, Cyprien ?

— Sans doute ; n'est-il pas le plus ancien serviteur de la maison, & ne doit-il pas en connaître les secrets ?

— Mais est-il bien délicat de l'interroger sur des choses qu'on ne veut pas nous dire ?

— D'accord ; aussi me bornerai-je à lui demander s'il a connu monsieur Max Reydel, & je ne soufflerai mot du renvoi de l'écritoire.

— Tu crois que c'est permis ?

— Écoute, je me risque, car je ne veux pas te voir longtemps préoccupée comme tu l'es maintenant. Nous avons bien quelque droit à connaître la vérité ! nous sommes les petites-filles de bonne-maman, enfin ! »

Le lendemain, Cyprien amena comme de coutume, au pied du perron, les deux chevaux des demoiselles ; il les tenait par la bride, pendant que son vieux trotteur, familier comme un chien, se tenait à côté de lui & appuyait cordialement sa tête fine & busquée sur l'épaule de son maître. Cyprien causait avec lui :

« Eh bien, Sans-Souci ? que dis-tu de ce temps ? temps de demoiselle, sans pluie ni soleil, pas vrai ? nous allons faire une bonne trotte, mon vieux, quand les petites seront descendues... Mais les voilà ! regarde, Sans-Souci, elles sont mignonnes à voir... »

Elles descendaient l'escalier, toutes deux en habit de cheval, portant le chapeau d'homme avec un voile, une petite cravache à la main, fort jolies & fort simples toutes les deux. Le vieux serviteur les aida à se mettre en selle & le trio descendit une longue avenue du parc à un pas majestueux. Albine leva la tête, Esther lui dit tout bas :

« Ne dis rien ! »

Albine répondit en riant :

« Si, si, je veux ! »

Et elle reprit :

« Cyprien, vous êtes depuis très-longtemps au service de la famille ?

— Je suis plus ancien dans la maison que Madame, répondit le vieux garde avec un sourire qui éclaira sa figure brune & osseuse. Je suis entré au service de votre grand-père, monsieur Maximilien, celui qui a fait bâtir la Pêcherie, l'année... l'année... tenez, l'année où on a bâti le grand chenil, c'est assez dire ; deux ans après, Monsieur s'est remarié avec Madame.

— Avec bonne-maman. Bon papa a très-bien fait. Mais, dites-moi, Cyprien, n'y a-t-il pas d'autres personnes qui portent le même nom que nous ? Je ne nous connais pas de cousins.

Cyprien réfléchit, portant l'index à son front, & laissant flotter les rênes de Sans-Souci.

« Et monsieur Maxime ! dit-il du ton d'un homme qui a fait une découverte.

— Monsieur Maxime ? demanda Esther, qui se mêlait pour la première fois à la conversation.

— Oui, votre oncle Maxime, le fils aîné de votre grand-père. C'est un Reydel de Romenay, lui !

— Et où est-il ?

— Ah ! où il est ? ça, je n'en sais rien, quoique je l'aimasse bien, que je lui aie appris à monter à cheval comme je vous l'apprends à cette heure, & que j'aie chassé avec lui, pas une fois, mais cent fois. Il est parti de la Pêcherie après la mort de son père, & on ne l'a plus revu.

— Jamais ?

— Si fait, moi je l'ai revu.

— Où donc cela, Cyprien ?

— Ah ! c'était en l'année... l'année... je ne sais plus, je suis brouillé avec les années ; l'année enfin où la pyrale s'est mise dans la vigne... Mam'zelle Esther était toute petite encore ; je me souviens qu'elle a tant ri en voyant, à Romenay, une vieille femme, une cafetière à la main, qui ébouillantait sa vigne. C'était pas bête tout de même.

— Mais, Cyprien, mon oncle Maxime n'était pas à Romenay ?

— Eh ! non, c'était à Paris ! J'y étais allé avec votre père, monsieur Guillaume, pour acheter une voiture & des chevaux ; tenez ! c'est la grande calèche qui sert encore à Madame, & les deux carrossiers normands Pitt & Fox que nous avons toujours, & puis cette bonne bête, Sans-Souci, qui, toute vieille qu'elle est, vaut encore son pesant d'or : douce, bonne, un peu difficile au montoir, par exemple. Mais revenons à nos moutons : j'étais donc avec monsieur Guillaume dans une rue près du boulevard, nous revenions de chez le sellier, quand je vis passer un homme grand & de belle tournure que je reconnais tout de suite : « C'est monsieur Maxime, dis-je à mon maître, je vais courir après lui. — Non, non, me dit-il, il ne faut pas le déranger. Je voyais que ça contrariait monsieur, je ne bougeai donc pas, mais je regardais monsieur Maxime de tous mes yeux, il marchait devant nous. J'ai oublié de vous dire qu'il avait avec lui un garçonnet d'une douzaine d'ans, qui balançait un paquet de livres tenu par une courroie : il revenait sans doute de l'école.

— Notre cousin Max ! je parie ! dit vivement Albine en se penchant vers sa sœur.

— La rue était longue, reprit Cyprien, j'eus donc tout le temps de les voir, & je remarquai bien que monsieur Maxime était vieilli, ses cheveux avaient blanchi aux tempes ; il tenait la tête un peu baissée, lui qui portait si beau autrefois ; je vis bien aussi que sa toilette ni celle de son fils n'étaient brillantes : il avait une redingote râpée, & l'enfant un habit de lycée tout blanc aux coutures. Cela me fit gros cœur, & monsieur Guillaume ne disant rien, je ne desserrai pas les dents non plus, mais le soir je vins rôder dans la rue comme si j'espérais les revoir. C'était une bêtise, je ne vis personne, & depuis ce temps-là, je n'entendis plus parler de monsieur Maxime.»

Albine avait bien envie de faire des questions & de pénétrer au fond de ce mystère, mais Esther la prévint en disant à Cyprien :

« Si vous nous faisiez galoper un peu ? Le temps est charmant, le chemin bien uni, cela nous fera du bien. »

Cyprien, ramené aux préoccupations de son art, ne parla plus que de ses chevaux & qu'à ses chevaux, & la conversation intime n'eut pas de suite. Albine seulement répéta le soir et répéta fréquemment :

« Ce sont nos plus proches parents, pourquoi ne les connaissons-nous pas ? »

Esther en parlait moins ; elle craignait de toucher à des secrets de famille dont on lui avait jusqu'alors dérobé la connaissance ; mais, en dépit de sa volonté, le souvenir de ces parents malheureux, le souvenir de ce dévouement spontané auquel elle avait dû la vie, lui revenaient en mémoire & jetait un voile gris sur la sérénité de son âme.

A la fin d'octobre, Albine retourna au Sacré-Cœur, & sa sœur, un peu triste, le devint plus encore en perdant la seule personne avec laquelle elle pût de temps en temps échanger quelques paroles sur la pensée cachée au fond de son cœur. Elle n'avait d'autre secret que cette pensée, & le mystère qui environnait l'histoire de sa famille était devenu la préoccupation profonde de son âme.

Tout se passait comme d'habitude : madame Reydel administrait sa maison & ses biens avec sa sagesse accoutumée ; Geneviève, sous la direction de sa gouvernante, apprenait la grammaire & le catéchisme & devenait fort aimable ; Cyprien soignait ses chevaux & organisait, aux premiers brouillards, des tenderies aux alouettes ; monsieur de la Ferté chassait, le matin, au chien courant, l'après-midi au chien d'arrêt, toujours avec le même goût & la même vigueur qu'à trente ans ; sa blessure n'avait laissé qu'une longue & belle cicatrice, qui, divisant le front, allait se perdre dans les touffes de cheveux gris du chasseur, & attestait la vérité du dicton : « Rien ne se raccommode comme une tête cassée. » Pourtant madame Reydel prétendait que la gaieté, l'imperturbable bonne humeur de son gendre avaient fui par ce trou creusé dans son front & qu'il n'était plus tout à fait le même ; peut-être ne se trompait-elle pas, monsieur de la Ferté avait parfois l'air songeur, il ne riait plus aussi volontiers, et le jour même de l'ouverture, cette ouverture de la chasse, si désirée par les fils de saint Hubert, ne lui avait pas rendu son brillant entrain ni cette jovialité qui amusait à la fois ses compagnons, ses chiens & ses piqueurs.

Une après-dînée d'automne, Esther était seule dans une allée du parc, où elle aimait à travailler & à lire sous le couvert des grands châtaigniers ; elle avait attiré à elle un petit guéridon de fer, & elle lisait tout en tricotant, habitude allemande que lui avait donnée sa grand-mère. Le temps était doux & clair, on entendait les moindres bruits dans l'air sonore ; les châtaignes mûres qui tombaient sur la terre, le bourdonnement des abeilles errant autour des dernières fleurs, un pivert frappant de son bec l'écorce d'un arbre, &, dans le loin-

tain, les aboiements de quelques chiens qui semblaient suivre une piste & donnaient gaiement de la voix.

« Mon oncle Horace n'est pas loin, se dit Esther ; quel plaisir de courir ainsi après un pauvre lièvre ! »

Les aboiements se rapprochaient ; Esther crut les entendre à l'extrémité de l'allée où elle se trouvait ; le lièvre avait probablement disparu dans un de ces circuits dont les pauvres bêtes poursuivies ont l'habitude, car on entendit la voix de monsieur de la Ferté qui disait les mots : *S'en va, les chiens, s'en va !* auxquels les chiens répondirent par un hurlement ; Esther applaudit à la retraite de la victime, & alla au-devant de monsieur de la Ferté qui venait d'entrer dans le parc par une porte dont il avait la clef.

« Cher oncle, dit-elle, vous n'avez pas été heureux ? »

Il montra sa carnassière vide & la physionomie piteuse & harassée de ses chiens.

« Venez vous reposer, continua-t-elle, il fait bon dans l'allée des châtaigniers, venez. »

— Oui, ma petite ; mais dites au jardinier de m'aller chercher un verre de vin, je meurs de chaud & de soif. »

Il s'assit auprès d'elle & s'accouda sur la table. Les chiens qui venaient de se désaltérer dans un ruisseau, s'étendirent à ses pieds ; Esther reprit son tricot, & l'oncle Horace, après un long silence, dit :

« Nous sommes aujourd'hui le 24 ; il y a donc quatre mois de notre accident. Y pensez-vous quelquefois, Esther ? »

— Certes, oui, mon oncle, répondit-elle un peu surprise de la question.

— Moi j'y pense toujours, non pas à cause de cette misère, dit-il en portant le doigt à son front, mais à cause de cet intrépide jeune homme. Quel courage ! quelle sûreté de coup d'œil ! quelle bonté dans tous ses actes !

— Il est vrai, mon oncle.

— Et dire que c'est le neveu de ma pauvre femme, & qu'il n'accepte de nous ni témoignage de reconnaissance ni marques d'affection ! Cette idée me ronge la cervelle. »

Esther laissa aller son tricot & le regarda :

« Oui, dit-il, c'est pour moi une idée cruelle que celle des injustices dont Maxime & les siens ont été l'objet. Maxime était un excellent homme, & son fils est une généreuse créature. Vous me regardez, Esther ? vous savez bien enfin que ce jeune homme qui nous a sauvés tous les trois est votre cousin-germain, le fils du frère aîné de votre père ? »

— Oui, mon oncle, dit-elle avec franchise, je le sais ; mais ce que j'ignore, ce sont les motifs qui nous ont éloignés d'eux.

— Ah ! voilà !... les motifs ! »

Il réfléchit.

« Esther, dit-il, je vais vous raconter en peu de

mots ce qui s'est passé. Il y a eu, selon moi, une injustice commise; peut-être pourrez-vous la réparer en tout ou en partie, & il me semble que je décharge mon cœur en vous révélant ce que d'autres ne vous diraient pas, ce qu'il est bon, cependant, que vous sachiez. La vue de ce jeune homme, l'éminent service qu'il nous a rendu, sa fierté

même, ont remué mes vieux souvenirs, & je crois faire œuvre d'honnête homme (j'y pense depuis longtemps) en vous faisant connaître sa situation & la vôtre. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

CHARLOTTE STUART

Ceux qui ont lu Walter Scott se souviennent du premier-né d'entre ses romans, & des trois charmants portraits qui en occupent le premier plan : *Waverley*, l'homme contemplatif, le rêveur mêlé, par aventure, à des scènes agitées & sanglantes, le bouillant Mac-Yvor, noble jusque dans ses erreurs & sublime au moment du supplice, & enfin le prince, ce Stuart, ce prétendant, Charles-Édouard, pour qui l'Écosse, la terre de ses ancêtres, se soulevait tout entière, & qui, dans une vie infortunée, eut au moins un éclair de gloire & d'enthousiasme, une couronne idéale, à défaut de celle que la politique lui refusa constamment. Malheureux comme tous les princes de sa race, Charles-Édouard, après des victoires sans résultat & sans durée, après être entré vainqueur à Edimbourg, après avoir écrasé dans les plaines de Preston-Pans les troupes anglaises, après avoir terrifié l'Angleterre à tel point qu'elle rappela toutes ses troupes qui défendaient la Flandre, subit à Culloden (le 27 avril 1746) une irrémédiable défaite; il dut fuir, & cacher sa tête mise à prix; il erra dans les montagnes, il passa d'île en île, aux Orcades, mourant de faim, dévoré de fièvre, & le cœur déchiré par les malheurs de ses partisans, sur lesquels le duc de Cumberland, le vaincu de Fontenoy, épousait ses vengeances. Sauvé à grand-peine, Charles-Édouard vit peu à peu s'anéantir toutes ses espérances; les puissances de l'Europe l'abandonnèrent; Louis XV, le petit-fils du grand roi qui avait accueilli si généreusement Jacques II, fit saisir le prétendant qui fut enfin exilé de cette France, si hospitalière à ses ancêtres; « depuis ce moment, dit Voltaire, Charles-Édouard se cacha au reste du monde. » Humilié, découragé, ce fier jeune homme déroba

sa vie à la curiosité & à l'espionnage de ses ennemis; il erra de contrée en contrée, changeant sans cesse de nom & de costume, essayant, mais en vain, de ranimer sa cause, délaissé, trahi par ses plus proches, & ne trouvant de consolation aux amertumes de son existence que dans les habitudes d'une sombre ivresse. Furieux & triste, il s'étourdit ainsi, & ainsi il perdit jusqu'à ses derniers amis. Fatigué de sa vie errante, il se réfugia, en 1766, auprès du trône pontifical.

Il était le dernier de son sang, & il eut la pensée de se marier, afin que ses droits fussent représentés & que le nom antique de Bruce ne s'éteignît point. La femme qu'il choisit, Louise de Stolberg, était jeune, charmante de figure & d'esprit, & faite, par la grâce & le tour de ses idées, pour régner sur une cour spirituelle & polie. Elle ne connaissait de Charles-Édouard que ses actions héroïques & cette courte épopée qui se termina à Culloden; elle accepta la main du prétendant, sa couronne saluée par quelques fidèles partisans, & elle vit pour la première fois la veille de son mariage l'homme à qui elle allait s'unir. Cette vue produisit sans doute une première déception, car au lieu du brillant chevalier, armé de la claymore, de ce *Charlot* que célébraient les chants écossais, elle vit, s'agenouillant avec peine sur les coussins armoriés, un homme accablé sous une caducité précoce, usé par l'intempérance, courbé par les chagrins, & elle, Louise reine d'Angleterre, d'Écosse & d'Irlande, ainsi que l'appelle la médaille frappée en son honneur, était jeune, éblouissante de fraîcheur & de beauté, & la couronne sans royaume qui fut posée sur sa tête ceignit un premier diadème de beaux cheveux blonds. Elle était faite pour plaire & pour être aimée, cette jeune &

brillante princesse, mais la vraie grandeur des femmes, le dévouement & la patience lui étaient inconnus. Les défauts de son mari la rebutèrent, elle ne cacha point le dégoût qu'ils lui inspiraient ; de scandaleuses querelles éclatèrent entre les deux époux, & après trois ans du plus malheureux mariage, la princesse Louise quitta son mari & se réfugia dans un couvent.

Charles-Édouard était seul de nouveau, livré à des serviteurs infidèles, à des parasites sans cœur, malade, sans secours, sans affection, le plus malheureux des hommes & des princes. La Providence lui inspira une salutaire pensée ; trente ans auparavant, durant sa vie errante, il avait eu une fille, nommée Charlotte, qu'il avait fait élever chez les Bénédictines de Meaux, & qui jamais n'avait quitté ce pieux asile. Il l'appela auprès de lui ; elle accourut, & témoigna, dès les premiers jours, à son père infortuné, une affection & un respect qui le relevèrent à ses propres yeux. Il lui accorda toute sa confiance, il la mit à la tête de sa maison ; il voulut même, dans un touchant retour vers le passé, lui donner le titre que portaient toujours les puînés d'Écosse : Charlotte Stuart devint la duchesse d'Albany, & elle porta, avec une noblesse vraiment royale, ce titre qui appartenait au pays de ses aïeux. Ses soins & son dévouement avaient transformé la maison de Charles-Édouard ; l'ordre & la décence y régnaient ; la jeune duchesse recevait, dans les salons depuis longtemps abandonnés, une société choisie qui formait une cour autour de l'exilé ; elle avait rendu la dignité à tout ce qui entourait son père, & lui-même, elle l'avait rendu à tous les sentiments qui avaient honoré sa jeunesse. Le vieillard qui cherchait dans le vin l'oubli de ses peines avait disparu ; on retrouvait en Charles-Édouard le chevalier, le prétendant dont les idées généreuses & le mâle courage avaient galvanisé l'Écosse ; ses vieux souvenirs reflourissaient sous l'influence de sa fille ; trente douloureuses années s'effaçaient, il remontait le cours de sa carrière ; il avait des moments de sensibilité ardente en pensant à l'Écosse & à ses braves *highlanders* ; quelquefois, une animation extraordinaire s'allumait dans ses yeux, c'était quand il racontait avec une énergie juvénile la campagne de

1746, mais son corps épuisé ne portait plus le poids de si vives émotions, & un jour après avoir redit ses exploits de jeunesse à un voyageur anglais qui était venu le saluer, il s'évanouit. La duchesse d'Albany accourut, & dit au visiteur :

« Ah ! monsieur, vous lui avez parlé de l'Écosse ! »

Les soins & le respect de sa fille l'avaient rendu à lui-même, mais ils ne purent le rendre à la vie ; il expira le 30 janvier (anniversaire de la mort de Charles 1^{er}) de l'an 1788, entre les bras de Charlotte, & six mois après, cette fille si dévouée & si fidèle, trop tard connue, trop tard aimée, alla rejoindre son royal père dans les caveaux de l'église de Frascati.

La princesse Louise, connue sous le nom de comtesse d'Albany, eut une existence longue & brillante. Victor Alfieri, le grand poète italien, l'appelaît *sa muse*, *sa Béatrix* ; Sismonde de Sismondi, l'historien, fut un de ses constants admirateurs ; madame de Staël lui écrivait en la nommant *sa chère souveraine* ; Lamartine admirait la grâce & la suavité de son esprit ; elle eut à Florence, à Paris, une cour d'admirateurs & d'amis que les années ne dépeuplèrent pas ; elle vécut très-heureuse, selon les hommes, très-enviée, très-flattée, & favorisée jusqu'à la fin, par la fortune & par la nature ; mais son historien, monsieur Saint-René de Taillandier, avoue qu'elle ne put voir sans amertume son époux, ce prince, si héroïque à vingt-cinq ans & dégradé par une longue infortune, se relever à la fin sous une tendre & généreuse influence ; elle vit avec douleur la fille remplir avec un pieux dévouement la tâche qui appartenait à l'épouse, & la duchesse Charlotte, en réveillant l'âme de Charles-Édouard, humilia la princesse Louise.

La touchante figure de Charlotte Stuart nous a paru digne d'être mise sous les yeux de nos lectrices ; cette Antigone chrétienne, consolatrice d'un prince malheureux, qui n'a connu sur la terre que Dieu & son père, mériterait un poète : à défaut de vers, nous lui consacrons au moins quelques mots de souvenir.

M. B.



BERCEUSE

Dans ton berceau de soie,
Mon espoir & ma joie,
O soleil de mon horizon !
Dors sans que rien t'éveille,
Enfant né de la veille
Et déjà roi de la maison !

O fleur qui viens d'éclorre,
Garde longtemps encore,
Garde tes calices fermés !
Ne livre pas trop vite
A la terre maudite
Ton souffle aux parfums embaumés !

Ah ! n'ouvre pas ton âme
Trop vite au monde infâme.
Dors, ô mon chérubin vermeil !
Dors, & que Dieu prolonge
Le mystère du songe
Qui berce ton premier sommeil !

Dors, assez tôt, pauvre ange,
La nature se venge
De ces calmes commencements.
Et ne laisse à la place
De la paix qui s'efface
Que les soucis & les tourments.

Repose-toi d'avance
De la lourde existence
Dont le poids courbera ton front ;
Repose-toi des peines
Que les choses humaines
Et les hommes t'apporteront !

Repose-toi de l'ombre
Et des voiles sans nombre
Qui nous cachent la vérité ;
Repose-toi du rêve
Qu'un fol espoir élève
Et qu'abat la réalité !

Repose-toi, pilote,
Du vent qui nous ballotte
Avant de nous jeter au port ;
Repose-toi des vides
Que de ses mains avides
Autour de nos cœurs fait la mort !

Repose-toi des chutes,
Des combats & des luttes
Qu'il va te falloir soutenir ;
Dors, & quel qu'il doive être,
Enfant qui viens de naître,
Repose-toi de l'avenir !

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

M. ODIOT, dilettante.

SÉANCES DU CONSERVATOIRE

Décembre est déjà loin de nous, janvier chemine à travers les ruisseaux boueux & les maisons humides de pluie; quelques nouveautés dramatiques, assez clair-semées d'ailleurs, ont affiché, à la porte des théâtres, leurs succès & leurs revers; mais les scènes lyriques semblent s'être endormies au bruit monotone des reprises qui, bon an mal an, constituent un revenu raisonnable aux auteurs dont l'inspiration s'immobilise. Quant au public, on s'occupe fort peu de lui. Le vent, qui renverse les cheminées & fait sombrer les navires, est la seule musique sérieuse qu'il ait à écouter depuis longtemps. La mort du cygne de Pesaro a-t-elle jeté son crêpe mortuaire sur la verve de nos compositeurs? Les dit-on de coulisses affirment que toutes sortes d'ouvrages ravissants sont en répétition; on nomme les auteurs, on nomme les acteurs, on nomme les directeurs; les titres sont imprimés en gros caractères; un journal déclare que tel jour doit avoir lieu la première représentation; les gazettes de tous les pays le répètent; les amateurs courent au bureau de location où on ne loue ni loges ni stalles, attendu qu'on ne prépare aucune nouveauté. C'est ainsi que le temps s'écoule, que les archets grattent des vieilleries & que les dilettanti rongent leur frein en attendant ce qui n'arrive pas.

De guerre lasse, on se rejette sur les concerts, qui se multiplient dans tous les coins de Paris & sur les théâtres à petites opérettes où la musique encadre des inepties de mauvais goût. Rendre compte de toutes ces soirées & matinées musicales, ce serait se vouer aux dieux infernaux de l'analyse. Il va sans dire que nous excluons de cette avalanche de notes les concerts populaires de Padeloup, qui ont droit au suffrage des érudits. A propos de ces grandes séances si fort appréciées, racontons un détail auquel nous initie *le Figaro*, & qui étonnera beaucoup de nos lectrices.

Tout le monde a connu, de nom du moins, Odiot, le ciseleur qui dirigeait, rue Basse-du-Rempart, une des plus grandes maisons d'orfèvrerie qui fût

en France. L'honnête homme vient de mourir, & personne de la foule immense qui suivait son convoi ne se doutait assurément que le ciseleur célèbre possédait un titre à la reconnaissance des artistes de notre pays. Qu'on nous permette d'en expliquer les motifs.

Dilettante passionné & doué d'un goût éclairé, Odiot a joué un rôle très-important dans l'initiation du public parisien aux splendeurs de la musique classique, à ce point qu'on peut dire, sans exagération, que sans lui les concerts populaires n'existeraient pas.

A ce propos, il a été fait par les journaux bien des erreurs, relativement à la part que monsieur Odiot pouvait avoir dans les bénéfices de cette entreprise. Voici la vérité absolue, & nous sommes heureux que cette occasion se présente de la dire; elle est honorable, glorieuse même pour celui qui n'est plus, & c'est bien le moins qu'on rende justice à l'homme excellent qui, toute sa vie, sut obliger les autres, sans faire bruit de sa charité.

Voici l'histoire absolument exacte :

En 1851, un jeune artiste, élève & lauréat du Conservatoire, eut l'idée de fonder la *Société des Concerts des Jeunes Artistes*.

Une tentative semblable était hardie d'abord, coûteuse surtout; le jeune homme n'avait pas l'argent nécessaire pour tenter l'entreprise. Monsieur Odiot apprit son projet & le fit appeler.

Il l'interrogea avec bonté, puis :

« Marche, lui dit-il, ton idée est bonne. Organise ta société & commence hardiment. Si les recettes ne couvrent pas les frais, ma caisse te sera ouverte. »

Et cela fut pendant dix ans! Le jeune artiste, c'était monsieur Padeloup; Odiot tint parole, & sa caisse fut généreusement ouverte à son protégé, tant que la Société vécut.

Dix ans plus tard, en 1861, Padeloup fonda les Concerts populaires. Il réussit, comme on le sait, sous le double point de vue artistique & financier, & cette réussite éclatante fut la seule récompense que voulut accepter monsieur Odiot de sa puissante protection.

Quand on a entendu, aux concerts du Conservatoire, certaines exécutions de haute école, on est en droit de répéter ce mot du peintre célèbre Girodet : « Si la perfection marche avec des béquilles,

elle fait toujours son petit bonhomme de chemin. » Ce qui mérite d'être remarqué dans la première matinée musicale de cette session, c'est l'inscription sur le programme de deux morceaux d'auteurs vivants; monsieur Gouvy y figure par sa seconde symphonie en *fa*, exécutée déjà à Leipzig avec un grand succès. Cette composition se distingue par l'élévation du style, la fraîcheur & la franchise des motifs, non moins que par son instrumentation, écrite de main de maître. Le scherzo est adorable d'esprit, & le finale très-brillant. Si monsieur Gouvy portait un nom tudesque & qu'il ne fût pas de notoriété publique qu'il procède d'Elwart, il serait proclamé d'une voix unanime le continuateur des maîtres de la symphonie, car il se rattache surtout sensiblement, par la nature & la forme de ses créations, l'élégance de sa facture, à la dernière manière de Mendelssohn.

Le second morceau d'auteur vivant que je désire également indiquer dans cette notice est le chœur des pèlerins du *Tannhäuser*. Si l'œuvre de Wagner n'avait que des pages de cette décision, de cette clarté, il y aurait, pour les accueillir & les louer, un accord général. Ici le rythme & le filon mélodique se peuvent poursuivre dans leur belle progression. Quand monsieur Wagner s'affirme avec cette autorité & cet éclat, on ne cherche pas ce qu'il a voulu dire dans sa langue diffuse; après qu'il a parlé, tous s'inclinent avec respect & admiration. A la lecture de *Illiade* & surtout de *Odyssée*, on reconnaît qu'il arrivait quelquefois à Homère de faire la sieste; le maître allemand, à en juger par le récit des amateurs impartiaux les plus initiés à ses compositions lyriques, est le plus souvent plongé dans une extase léthargique: là est son état normal. Il se réveille pourtant, mais dans des cas rares, & alors il n'y a qu'une voix pour acclamer & *bisser* les compositions.

Dans une autre séance musicale au Conservatoire, nous avons entendu le finale du premier acte de *Loreley*, de Mendelssohn. — Et d'abord, sachons qu'il n'existe de l'opéra de ce nom que ce seul finale; les autres parties du poème n'avaient pas eu le don de provoquer l'inspiration du musi-

cien. Ce poème, bien versifié d'ailleurs, mais mal disposé pour la musique, a été repris plus tard par un autre compositeur & représenté en entier sans grand succès en Allemagne.

Durant le premier chœur de ce finale, on sent le souffle du symphoniste & du musicien passé maître dans l'art d'écrire des oratorios, plutôt que celui du musicien dramatique; il y a pourtant de la passion & du mouvement, mais la forme conserve des allures austères qui ne conviennent pas à la scène.

L'orchestre & les chœurs ont rivalisé de zèle & de talent sous l'impulsion de monsieur Georges Hainl; un solo très-important, encadré dans cette scène, avait été confié à mademoiselle Marie Roubaud. L'art & la voix de cette jeune personne, que ne recommandait pas par avance aux sévères abonnés de la Société des Concerts une renommée conquise sur les théâtres, en France ou à l'étranger, ont été pour eux une charmante révélation. L'artiste, inconnue avant la séance, recevait par acclamation, après cette brillante épreuve, le diplôme de maîtresse ès-arts, contresigné, séance tenante, par les applaudissements de cette réunion d'élite.

Nous avons, dans les salons du petit Luxembourg, déjà entendu cette jeune personne passer en revue, aux encouragements du maître de céans, une série de morceaux choisis de musique classique, larges & ornés, & les traduire avec une variété de style & de sentiment qui faisait honneur à son intelligence, & cette même sûreté de méthode & d'émission vocale qui lui ont mérité une si flatteuse approbation. Mademoiselle Marie Roubaud est élève du maestro-professeur Rubini.

Nous ne dirons rien des autres pièces du programme, sinon que quelques chut honteux ont suivi le chœur de *Blanche de Provence*, de Cherubini. Est-ce que, pour justifier ce mot de Rossini sur les excès des tendances à la mode, on en serait venu à aimer la sauce sans poisson, à ne goûter la science qu'à la condition d'être abstraite & sans la plus légère dose de mélodie? Cherubini n'est plus assez obscur; il chante trop!! Où allons-nous, bon Dieu!

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

En fait de renseignements utiles, je mets en première ligne la machine à coudre. Elle me semble indispensable dans l'intérieur des familles.

Je m'étonne toujours qu'elle ne se trouve pas, du moins, dans celles où l'économie est de rigueur. Économie de temps & d'argent: la jeune fille peut, en quelques semaines, avoir son trousseau préparé; plus tard la layette du nouveau-né sera l'occupation de la jeune mère. Dans une famille nombreuse, il peut y avoir presque toujours une personne occupée à la machine à coudre; & notez que c'est un travail bien autrement amusant que celui de l'aiguille ordinaire. On a d'abord le charme de ne pas se piquer les doigts; c'est bien

quelque chose ; je ne parle pas de la brièveté de l'ouvrage, on sait que la machine fait 1500 points à la minute ; une robe en quelques heures !

Dans les maisons où nous voyons ce genre d'ouvrage adopté, les réunions des jeunes filles sont des plus gaies. Chacune à leur tour, elles arrivent à ce travail qui les enchante.

La machine à coudre ne fait point de bruit, la causerie de ces demoiselles ne court aucun risque à cet égard. Toutes, il est vrai, n'ont pas le même avantage ; mais chez monsieur Cornéty, boulevard Sébastopol, 82, on est sûr de les trouver parfaites sur ce point important, comme sur tous les autres.

Elles sont montées pour le point de chaînette, système Willcox & Gibbs, la vraie perfection.

Leur prix est de 250 francs ; elles doivent coudre toutes sortes de points, soutacher, ouater, broder en application sur drap, mousseline, percale, etc. Il faut avoir fait l'épreuve de ce travail pour en comprendre l'importance & toute l'utilité.

Pour conserver & entretenir la santé de l'épiderme, il est indispensable de ne jamais employer des produits corrosifs à base de sels arsénieux. Le docteur O. Réveil, dans plusieurs rapports à l'Académie de médecine, a fait justice de ces produits dangereux.

L'hiver, pour éviter à la peau les effets désastreux du vent, du froid & de l'humidité, il convient d'employer une crème froide à principes adoucissants et préservatifs. *La crème Oriza*, préparée dans l'officine de M. L. Legrand (1), d'après la recette transmise par le chimiste Fargeon, réunit ces conditions.

Nous croyons pouvoir recommander également l'usage de *l'Oriza lacté*, sortant des mêmes laboratoires. Cette lotion émulsive blanchit, tonifie la peau, & fait disparaître les taches de lentilles ou de rousseur.

(1) Rue Saint-Honoré, 207.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

DE quoi allons-nous causer aujourd'hui, Florence ? Est-ce, comme l'autre fois, de mes pérégrinations à travers Paris, en compagnie de nos amies communes ou bien de nos réunions de travail ? ou mieux encore des plaisirs que le carnaval apporte à chacune de nous ?

Je suis fort indécise, en vérité !... En te parlant de nos travaux j'ai peur de te sembler ennuyeuse & monotone ; en te disant nos promenades & nos plaisirs, je crains de te faire regretter plus encore ce beau Paris dont tu es si loin. Et puis, ces récits continuels, ces côtés roses de notre existence doivent te faire un peu croire que notre vie est la vie la plus enviable du monde, ce qui n'est pas vrai du tout, car nous avons comme chacun & chacune maille à partir avec une foule de petites misères quotidiennes.

Eh, mon Dieu ! tu sais cela aussi bien que moi, chère ! si l'on examinait d'un peu près tous les disant bonheurs qui nous entourent, combien peu

de ces bonheurs conserveraient le même aspect à nos yeux ? Qui sait même si nous ne considérerions pas la plupart d'entre eux comme de véritables malheurs ?

Je mets en fait que, s'il était possible de lire à nu dans toutes les existences & de comparer les nombreux sujets de peines, d'ennuis, de découragements, de déceptions, voire même seulement de petites contrariétés insignifiantes mais énervantes & insupportables à la longue, qui découlent de chaque condition humaine, nul ne voudrait échanger le lot qui lui est échu contre tel autre, si brillant qu'il paraisse, & dont on ne devinait pas le triste envers au premier abord.

Par exemple, pour appuyer ce que j'avance, crois-tu qu'Adrienne, notre belle & bonne Adrienne, dont la satisfaction paraît si entière, si complète, & qui, du reste, mérite si bien d'être heureuse, crois-tu, dis-je, qu'Adrienne — je parle comme un orateur — n'ait que des jours d'azur ? que de petits nuages, que de petites tempêtes dans

son ciel en apparence si calme ? Va, malgré le prestige dont elle est entourée, Adrienne paie comme les autres son tribut de larmes furtives, de chagrins inavoués, de préoccupations vulgaires, mesquines, prosaïques.

A chacun sa croix en ce monde, les uns souffrent par le cœur, les autres par l'argent, ceux-ci par la santé, ceux-là par l'ambition. Il en est qui sont aussi malheureux d'un insuccès, de la perte d'une distinction convoitée, que certains d'une ruine complète, de la mort d'un parent ou de la trahison d'un ami. Quelques-uns expient en tortures morales ou physiques les richesses qu'ils possèdent & dont ils ne peuvent jouir ; quelques autres achètent par de menues contrariétés que j'appellerai *les coups d'épingle* de l'épreuve, la part trop large qui leur a été faite par la Providence au confort & au bonheur mondain.

Il en est ainsi, hélas ! de la pauvre Adrienne dont tu semblais, dans ta dernière lettre, trouver le sort si digne d'envie. L'existence qu'elle mène est en contraste flagrant avec toutes ses idées, tous ses désirs. N'est-elle pas constamment entraînée dans un tourbillon de plaisirs qui la fatiguent sans l'éblouir, elle dont les goûts sont si simples & qui n'aime rien tant que la solitude. La position de son mari ne l'oblige-t-elle pas à s'entourer d'un luxe, d'un faste, d'une recherche, qui lui sont une vraie contrainte ? à dépenser en superfluités de toilette ou de maison des sommes qu'elle emploierait bien plus volontiers à augmenter le nombre des infortunes qu'elle soulage.

Et ces jours fébriles d'hiver qui s'écoulent à essayer des parures, à courir les magasins en vogue, à se montrer au Bois où l'on grelotte & où l'on bâille ; à recevoir, à visiter de jeunes femmes désœuvrées qui débitent des niaiseries quand ce ne sont pas de petites méchancetés aigres-douces à l'adresse du prochain & surtout *des prochaines*. Et ces grands dîners, ces fêtes, ces réunions d'apparat que l'on voudrait fuir & qu'il faut supporter, crois-tu que tout cela soit du bonheur pour elle, & qu'elle ne se dise pas quelquefois, dans son for intérieur, que c'est follement dissiper sa vie que de la dépenser ainsi en soins vains, en actes frivoles, sans profit pour l'âme d'aucun des siens.

Elle ne vit à son gré que pendant les quatre à cinq mois d'été qu'elle passe à la campagne ; encore y est-elle relancée bien souvent par des importuns...

Ah ! comme c'est vrai, Florence, ce que l'on a écrit sur les assujétissements de la fortune & des grandeurs, & comme un petit domaine bien humble, semblable au tien & au mien, est plus facile & plus agréable à gouverner qu'un grand royaume comme celui d'Adrienne ! Au moins, on y savoure en paix cette indépendance que ne connaissent guère les femmes attachées au monde par mille liens qu'elles ne peuvent dénouer à volonté, ces pauvres captives d'une prison dorée !

D'ailleurs, la richesse entraîne à sa suite tant

d'inconvénients, de servitudes, de déceptions, de dégoûts ! On se blase si vite alors que l'on peut jouir de toutes choses jusqu'à la satiété ! Ah ! oui, nos petits bonheurs modestes longtemps désirés, lentement savourés, regrettés plus longtemps encore, valent cent fois mieux.

Mais j'ai l'air en ce moment de Don Quichotte pourfendant les moulins à vent, car personne mieux que toi, chère Florence, ne sait comprendre & apprécier toutes choses, & personne non plus ne se conforme avec plus de gaieté à la position que Dieu lui a faite.

Ces réflexions me sont venues en repassant dans ma pensée ce qui venait d'être dit à notre réunion habituelle ; j'ai laissé courir ma plume. D'un côté je revois Adrienne exténuée & rien moins qu'enthousiasmée par des plaisirs sur lesquels elle est plus que blasée ; de l'autre, Marie & sa sœur enchantées, ravies à la pensée de ces mêmes plaisirs qui sont pour elles fruit rare, & partant d'autant plus apprécié !

Mais pourquoi ne pas te raconter notre séance de point en point, comme d'ordinaire ?

A l'exception de Thérèse, dont le visage était aussi frais & reposé que de coutume — car les divertissements du carnaval ne jouent guère de rôle dans sa vie retirée & modeste, la pauvre petite ! — nous avions toutes plus ou moins la mine altérée & pâlée, cette après-midi, lorsque nous nous réunîmes.

« Eh bien ! petites mondaines, nous demanda en riant Thérèse, comment vous trouvez-vous de vos excès de carnaval ? vous amusez-vous en raison de la fatigue qui se lit sur vos visages ?

— Certes, oui !

— Certes, non ! s'écrièrent presque en même temps Marie & Adrienne.

— Ah ! mes amies, quel bonheur quand ce sera fini, ajouta Adrienne, se laissant tomber d'un air fatigué sur une chaise.

— Quel malheur, au contraire, risposta Marie dont les pieds s'agitaient en cadence & dont les yeux brillaient rien qu'au souvenir de ses succès des soirées précédentes. Le carnaval devrait durer toujours. C'est une si jolie chose que le bal, les robes de tulle, les rubans, les fleurs & le cotillon.

— Vous avez dansé le cotillon ? Ce beau cotillon moderné pour lequel on vend, chez les marchands de jouets, de si brillants accessoires, demanda avec intérêt Berthe, que sa mère ne conduit pas encore dans les grandes réunions.

— Celui-là même, & trois fois de suite, ma petite Berthe. — Veux-tu que je t'en raconte quelques figures ?

— Oh ! bien volontiers, si nos amies le permettent ?

— Comment donc ? mais nous sommes tout oreilles. »

Marie s'installa commodément sur sa chaise, toussa, retoussa, se moucha, fit mille simagrées plaisantes, puis commença enfin sa narration :

« D'abord, pour débiter, dit-elle, & quand les danseurs & les danseuses sont en place, le cavalier conducteur du cotillon distribue à toutes les dames qui font partie de la danse de charmantes cocardes que ces mêmes dames, à son signal, offrent aux cavaliers choisis par elles pour achever la première figure.

» Les cavaliers attachent les décorations à leurs boutonnières & les conservent tout le reste de la soirée.

» De leur côté, les dames gardent à la main ou au corsage un bouquet de fleurs naturelles ou artificielles, qui leur est donné de la même manière par les messieurs, à la figure d'ensuite.

» Après ces deux premières figures vient celle des oriflammes, toutes par paires, dorées & à banderoles différentes de couleur.

» La dame conductrice en distribue moitié aux messieurs, & le cavalier conducteur moitié aux dames, puis ce dernier frappe dans ses mains, & chaque danseur, toujours tenant son oriflamme, prend la danseuse qui en porte une de la même nuance.

» Ensuite c'est la figure des balles de laine de nuances variées, lancées par les dames au milieu du salon & rattrapées par les messieurs. Les plus adroits dansent avec les *jeteuses*.

» On remplace aussi maintenant le traditionnel chapeau par une énorme tête grotesque, qu'une dame placée au milieu d'une ronde de messieurs, tournant rapidement autour d'elle, tient cachée entre ses bras jusqu'au moment où elle voit jour à en coiffer l'un des messieurs de la ronde. Celui qu'elle choisit fait avec la dame un tour de valse ou de polka, orné de cette tête, tandis que les autres dansent entre eux, suivant ce couple comme dans l'ancienne figure. Il y a des têtes de lion, de chien, d'ours, d'âne, de paysan, de sauvage, etc., etc.; on n'a que l'embarras du choix.

— Et la figure du papillon dont tu ne parles pas, ma sœur? dit Lucie, elle est pourtant charmante.

— Attends donc que j'y arrive! Ce papillon, mesdemoiselles, reprit Marie, est en papier enluminé ou en autre chose. Un long fil de fer, qu'une dame agite constamment au milieu du cercle des *cotillonneurs*, le soutient en l'air, & les cavaliers, armés d'un filet, se présentent tour à tour pour essayer de s'en saisir. La dame danse avec celui qui parvient à le prendre dans son filet, mais c'est parfois chose très-difficile, je vous l'assure, si la dame y met de la malice.

— N'oublie pas les nez de satin, fit encore Lucie.

— Je n'aurai garde, sois donc tranquille, ma chère, répliqua Marie avec une intonation d'impatience aussitôt réprimée, n'est-ce pas la figure la plus drôle du nouveau cotillon?

— La plus drôle, non pas! Et celle des cerceaux recouverts de papier, à travers lesquels on fait

sauter les messieurs ou que les dames crèvent sur leurs têtes, Marie?

— Comment? comment? s'écrièrent Thérèse & Berthe surprises.

— Mon Dieu, oui, mesdemoiselles, répondit Adrienne, cet exercice de clowns est toléré dans les salons actuels.

— Oh! pas dans tous! reprit Marie; nous l'avons vu faire dans un seul, & croyez bien, chère Adrienne, que nous n'avons pas attendu votre blâme pour le trouver singulier. Pour en revenir à nos nez de satin, il y en a de toutes les couleurs pour les messieurs; quant aux dames, elles ont de petits loupes de nuances correspondantes. Au signal du cavalier conducteur, chacun se place sur le visage cet accessoire, qui, pour quelques secondes, transforme complètement tout le monde, puis le nez rose cherche le loup rose, le nez rouge le loup rouge, le nez violet le loup violet, & ainsi de suite jusqu'à ce que chaque danseur soit pourvu d'une danseuse assortie à son nez. Valse ou polka générale alors.

— Ce doit être un amusant coup d'œil, dit Thérèse.

— Un vrai coup d'œil de carnaval, ajouta Lucie. Mais il y en a encore un plus original.

— Lequel donc? demanda avec empressement Berthe que tous ces récits ravissaient.

— C'est une figure finale que l'on exécute dans quelques maisons seulement. Le cavalier & la dame, conduisant le cotillon, distribuent aux divers danseurs & danseuses certains cosaques ou papillotes à surprises, qui, en s'ouvrant, fournissent à chacun & à chacune, au lieu du bonbon traditionnel, une légère coiffure de papier colorié dont tous s'empressent de se parer. Il y a aussi des casques de pompiers, des bonnets de Cauchoises, des chapeaux de polichinelles, que sais-je, moi? — Voyez vous d'ici une dame coiffée d'un casque de pompier & un monsieur le crâne recouvert d'un bonnet de nourrice bourguignonne? A chaque nouvelle coiffure c'est un nouvel éclat de rire. En somme le plus plaisant & le plus pittoresque des coups d'œil!

Quand les couples *coiffés* se sont reformés, chacun d'eux va, à la file, s'incliner profondément devant le maître & la maîtresse de la maison, assis au milieu du salon. Puis tout se termine par une polka générale, accompagnée parfois de mirlitons, de petits tambours, de crécelles, etc.

— C'est un vacarme abominable; mais c'est égal, interrompit Lucie, dont le tranquille visage s'était peu à peu animé aux souvenirs réveillés par le récit de sa sœur, je suis de l'avis de Marie: je m'abonnerais bien à danser le cotillon tous les jours!

— Ah! que vous en auriez bientôt assez, ma chère, s'écria Adrienne, si vous en aviez aussi souvent que je suis obligée de le faire.

— Oh! que non!... protesta Marie. Est-elle blasée, cette Adrienne?

— Blasée, non pas... convaincue seulement, ma

bonne Marie, que l'unique moyen de jouir réellement & longuement des choses, même des meilleures & des plus charmantes, c'est, — quand on le peut, — d'en modérer prudemment l'usage.

— A merveille, gentil docteur, dit Lucie redevenue calme comme d'ordinaire; on se conformera à votre sage ordonnance...

— Jusqu'à la prochaine occasion! murmura d'un air mutin l'incorrigible Marie. »

C'est aussi en vue de la prochaine occasion, ma chère Florence, c'est à-dire du bal qui doit avoir lieu le lundi gras chez ses jeunes parentes, que je termine par un détail de carnaval une causerie commencée si gravement... Je désire que les minutieuses explications de Marie, & au besoin la moralité d'Adrienne, puissent servir à ces demoiselles & je suis, en attendant & à toujours,

Ta dévouée

JEANNE.

P. S. — J'allais oublier de te parler de la petite rectification que tu me signales. Tu es dans le vrai : la teinturerie Marchal ne prend pas le titre de teinturerie européenne qui lui a été donné le mois dernier, dans ces colonnes, & pourtant elle mériterait vraiment, pour l'excellence des résultats qu'elle obtient & pour sa nombreuse clientèle, de se nommer ainsi... J'y ai porté les vieilles robes de bal de tes cousines, & on les a rendues si neuves & si fraîches qu'elles en pourront encore faire de charmantes robes de soirée, d'une nuance tout à fait à la mode.

J.

MODES

J'ai appris avec plaisir, chère amie, que mes indications du mois dernier, concernant les toilettes de bal, avaient pu t'être utiles.

Tu me dis avoir copié la robe de tarlatane blanche, l'avoir déjà mise deux fois, & désirer la rafraîchir sans de grands frais. Il te suffira de poser, au-dessus de chaque plissé, un petit rouleau de satin cerise ou bleu, & de mettre, au-dessus des draperies de la berthe, un ruban de satin de même couleur avec deux ou trois plis. Ceinture ronde ou longue, selon ce que tu voudras dépenser.

Dans les cheveux, un nœud également en satin, assorti aux rouleaux.

On voit toujours beaucoup de petites tuniques de soie. Si tu as une jupe de l'année dernière, en couleur claire, il est facile d'en faire quelque chose de très-joli, forme paniers, avec ou sans pli dans le dos. — Tu prendrais pour cela les lés les

plus frais, & tu ferais découper le reste de la jupe pour garnitures, soit en petits volants plissés, soit en grosse ruche. Tu peux découper toi-même avec un emporte-pièce. Pour cela, taille ton étoffe par bandes, dont tu fauileras une douzaine les unes sur les autres. Pose-les ensuite sur un billot ou sur une grosse bûche à surface très-unie, ayant eu soin d'abord de placer entre le bois & les bandes plusieurs doubles de papier. Puis tu donnes de grands coups de marteau sur l'emporte-pièce qui, placé bien droit sur le bord de l'étoffe, découpe en quelques instants toute la garniture.

Outre l'avantage de l'économie, tu auras celui de la promptitude.

Voici une toilette genre Pompadour que j'ai trouvée bien jolie :

La première jupe longue, en gaze de Chambéry à rayures satinées blanc et bleu. — Corsage décolleté en satin bleu, avec basques qui forment une seconde jupe très-courte, arrondie par devant & relevée en paniers. Le corsage est ouvert devant sur un petit plastron de gaze de Chambéry semblable à la première jupe. Un petit volant de satin bleu tuyauté garnit le corsage & les basques. — Large ceinture de satin bleu nouée sur le côté. — Bouquet de roses placé assez haut sur le côté gauche du corsage. — Dans les cheveux, petite couronne de roses rattachées par un nœud de satin bleu qui forme aigrette, & posée sur le haut de la tête, un peu de côté.

Deux autres toilettes pour demi-soirées : la première en taffetas vert clair. Jupe longue & à queue tout unie. — Corsage montant derrière & ouvert en carré par devant. Basques relevées de côté & derrière. Le tout est orné d'une petite guipure blanche. Les manches sont plates & ne descendent que jusqu'au coude. Elles sont garnies d'un volant de soie au bord duquel se trouve la même petite guipure. — Ceinture ronde avec un gros chou de soie & de guipure. — Dans l'intérieur du corsage, un fichu de tulle blanc formant trois gros plis de chaque côté. — Au cou, une croix ou un médaillon attaché par un large velours noir; par derrière un nœud très-court. — Bracelets à chaque bras, également en large velours noir.

Seconde toilette : En faye gris perle, jupe à queue, bordée dans le bas d'un biais de velours grenat. — Corsage ouvert devant en carré & garni tout autour (en simulant une pèlerine dans le dos) d'un plissé de velours grenat. Le même plissé est posé de chaque côté du lé du devant & va, en s'arrondissant, se terminer par un gros nœud de velours à pans. — La ceinture en velours se noue sous un gros pouff formé par des fronces aux deux lés de derrière; elle semble relever la robe qui, cependant est à queue. Les boutons du corsage sont en cristal de roche. Collier de paysanne normande cousu sur un velours grenat & tournant tout autour du cou. Par devant, un velours également couvert de pierreries tombe droit & se termine par une grosse croix.

On porte beaucoup de colliers ainsi cousus sur du velours noir ou de couleur. Il y en a de formes & de genres différents portés avec des robes décolletées ou seulement ouvertes : en diamants, perles, cristal de roche, grenat, corail, jais, etc.

Une robe de soie claire, un peu fanée pourrait se renouveler avec la garniture & la façon que je viens de t'indiquer.

Il faudrait avoir soin d'assortir l'ornement de velours à la nuance de la robe.

Quant aux coiffures, on continue à les faire très-élevées, mais étroites. Beaucoup de boucles, les cheveux ondulés & plats par devant.

Il y a toujours un grand luxe dans les ceintures longues. Un moyen de transformer une ceinture un peu ancienne, c'est de ne faire qu'un très-gros nœud composé de six coques étagées & sans bouts.

Pour les costumes ordinaires, la chemisette russe a presque tout à fait remplacé les corsages. C'est plus commode à porter & plus facile à faire. On en voit beaucoup d'ouvertes par devant. Il y en a en velours garni de petits nœuds de satin. On les fait souvent à revers de velours & de satin. Quelquefois les revers & les petits nœuds sont de couleur. Ces chemisettes en velours noir peuvent se mettre avec n'importe quelle jupe. Il y en a en velours glacé, velours tramé, satin uni. On en voit aussi en foulard écossais & uni, qui accompagnent bien une jupe noire.

Veux-tu quelques modèles de robes de chambre?

D'abord en tartan écossais, étoffe chaude & peu salissante. Forme princesse, doublée & à revers de flanelle rouge. Une petite pèlerine ronde, avec même doublure, se met à volonté. — Large ceinture de flanelle rouge, dont les bouts sont terminés par de grands effilés de laine. — Cette ceinture se noue devant ou de côté.

Une autre en taffetas couleur cuir, forme casaque, ouatée & toute piquée à petits carreaux à l'endroit. Elle est doublée entièrement de soie bleue, s'ouvre devant & s'attache du haut en bas avec de grosses ganses & de larges boutons de soie bleue. Mêmes ganses & mêmes boutons aux manches & aux poches qui sont apparentes. — Ceinture longue de ruban bleu.

La troisième, pour une jeune femme très-élégante. Popeline rose, forme Louis XV, avec gros pli dans le dos. Des coquilles de haute valencienne la garnissent par devant de haut en bas. Dans cha-

cune de ces coquilles se trouve un petit nœud de satin rose. Échelle de nœuds sur le gros pli du dos. — Ceinture ronde passant sous le pli & se terminant par un chou de satin rose.

Il faut avoir les pantouffles assorties aux robes.

Je termine, chère amie, par quelques renseignements relatifs aux costumes d'enfants.

Pour l'ordinaire, les petites filles portent beaucoup de drap foncé & de mérinos ou tartans écossais, surtout bleu & vert. La jupe, quelquefois relevée sur un jupon rouge. — Pour vêtement, le petit manteau à collets ou le paletot droit doublé de flanelle rouge. — Bas de laine ou de soie rouge. — Bottes de chevreau noir. — Gants rouges. — Petit chapeau russe en astrakan.

Pour costume habillé, le velours de soie ou de coton est ce qu'il y a de plus joli — noir, marron ou gros bleu. — Petite casaque à ceinture ou paletot sac fendu derrière, garni d'astrakan, de chin-chilla ou de grèbe. — Toque de velours pareil au costume & bordée de la même fourrure. — Petit manchon attaché au cou avec un ruban de la couleur de la ceinture longue qui, si la robe est noire, peut être rouge, bleue ou écossaise. Sur la toque, un petit chou de satin assorti au costume.

Quant aux petits garçons, jusqu'à l'âge de six à sept ans, c'est le costume à jupe plissée qui leur va le mieux.

On fait cette jupe en popeline ou en tartan écossais, & la veste en drap ou en velours, avec de petites basques découpées. — Un grand col de toile empesée & une petite cravate de couleur. — Bas rouges ou écossais. — Bonnet écossais ou en astrakan.

Pour les petits garçons un peu plus âgés, les costumes changent; *costume en drap* : pantalon bouffant & attachant sous le genou. — Veste boutonnée tout droit ou bien ouvrant sur un gilet pareil, ou encore petite blouse. — Grandes galons sur les coutures du pantalon ou rangées de boutons.

Costume en velours noir ou de couleur foncée avec petites bandes d'astrakan de côté sur le pantalon souvent & autour de la veste ou de la blouse. — Ceinture de cuir noir ou jaune. — Grand col empesé ou petit col droit. — Bas & cravate rouges. — Petit chapeau espagnol en feutre ou bonnet écossais en velours pareil au costume. — Guêtres de chevreau noir très-hautes. — Pour par-dessus, paletot de drap foncé assez long & étroit avec deux rangs de boutons.

SOMMAIRE

DEUXIÈME CAHIER

Entre-deux — *Madeleine* — Entre-deux & garniture pour jupon — Entre-deux — M. P. — Bande pour jupon — Étoiles, crochet & mignardise — F. C. H. enlacés — Dentelle au crochet — Fleurs en laine — Jardi-

nière en boîte à cigares — L. F. — *Laure* — Parure — H. L. enlacés — *Martha* — Coin de cravate — M. H. — Coussin, broderie orientale — Porte-allumettes — Dessous de plat — Calendrier porte-lettres — Coffret à bijoux — Panier à ouvrage en canevas de Chine — Guêtre tricotée pour baby — Garniture — C. L. avec cou-

ronne de comte — Écusson avec S. P. — T. C. M. enlacés — Parure pour enfant — Demi-botte pour baby — A. F. — C. B. C.

PLANCHE II

PLANCHE DE PATRONS A DÉCOUPER

A PIÈCES INDÉPENDANTES

Corsage décolleté (de trois grandeurs différentes) de la 2^e toilette de la gravure de ce mois.

Bonnet-mantille.

Ceinture.

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

PREMIER COTÉ

Crochet et Filet.

- 1, Dessus de lit en crochet, dessin égyptien.
- 2, Carré en filet guipure.

Le fond est en *point d'esprit*, les motifs des angles sont en point de toile avec *rosaces* & feuilles en *point tissé*; le point de toile de ces dessins est entouré de *point de reprise*. — Le motif du centre est en *point de toile*, avec un *gros pois* au milieu, & les bords extérieurs entourés de *point de reprise*. Les points qui sont faits en biais sont brodés par-dessus le point de toile. — Les gerbes de blé & d'avoine sont des feuilles en *point tissé* avec tiges en cordonnet.

3, DENTELLE en crochet pour rideau ou garniture de berceau.

4, ALPHABET gothique.

5, ENTRE-DEUX pour bordure.

6 & 7, PETITES DENTELLES.

DEUXIÈME COTÉ.

Filet guipure, crochet et application sur tulle.

Dessins de madame Nanteau, 3, rue de Rohan.

- 1, Carré filet guipure.

Le fond est en *point de toile* & *point d'esprit*. Les grandes raies qui forment le triangle, ainsi que les petites croix qui sont semées dans le dessin, sont en *point tissé*. — Les petits carrés du filet restent à jour en dessous du point tissé.

2, ENTRE-DEUX AVEC PETITE DENTELLE au crochet en travers, pour garniture de jupon.

L'entre-deux se pose au bas de l'ourlet, on ajoute une petite bande unie qui le sépare de la dentelle.

ENTRE-DEUX. — Faites une chaîne de 21 mailles.

1^{er} rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride en piquant le crochet dans la 21^e maille-chainette — 5 mailles-chainettes — 1 bride en laissant dans le bas 6 mailles d'intervalle entre les 2 brides — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille que la dernière bride — 3 mailles-chainettes — 1 bride en laissant dans le bas 5 mailles d'intervalle — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille que la dernière bride — 5 mailles-chainettes — 1 bride en laissant dans le bas 6 mailles d'intervalle — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille que la dernière bride.

2^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 2^e jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le 3^e

jour — faites 3 fois : (4 mailles-chainettes — formez un picot en faisant 1 maille passée dans la 1^{re} de ces 4 mailles — 1 bride prise dans le 3^e jour) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans le 5^e jour — faites 3 fois : (4 mailles-chainettes — 1 picot — 1 bride dans le 5^e jour) — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 6^e jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le 7^e jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le 7^e jour.

3^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le picot du milieu du premier groupe — 10 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le picot du milieu du 2^e groupe — 6 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

4^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} des 10 mailles-chainettes du rang précédent — faites 9 fois : (4 mailles-chainettes — 1 picot — 1 bride dans la maille suivante) — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

5^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 3^e picot — faites 4 fois : (6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le picot suivant) — 6 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

6^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 7 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 3^e jour — faites 3 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le jour suivant) — 7 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

7^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 2 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 4^e maille du jour formé par les 7 mailles-chainettes au rang précédent — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la même maille que la dernière demi-bride — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le jour suivant — faites 2 fois : (6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le jour suivant) — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 4^e des 7 mailles-chainettes du rang précédent — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la même maille que la dernière demi-bride — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

8^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 1^{re} boucle — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 2^e boucle — 2 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 3^e boucle — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 4^e boucle — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

9^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1^{er} jour — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 3^e jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le 5^e jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour.

Reprenez l'explication du 2^e rang.

DENTELLE. — 1^{er} rang. — 7 mailles-chainettes — faites un anneau en faisant une bride dans la 1^{re} de ces 7 mailles.

2^e rang. — 9 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le jour du 1^{er} rang

3^e rang. — 6 mailles-chainettes — formez un picot en faisant 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette — faites 2^e fois : (1 bride prise dans le jour — 4 mailles-chainettes — 1 picot) — 1 bride prise dans le jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le jour.

4^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le jour.

5^e rang. — 7 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le jour.

6^e rang. — 10 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans le jour.

7^e rang. — 7 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le jour — faites 3 fois : (3 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le jour).

8^e rang. — 5 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le 1^{er} jour — 8 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le 3^e jour — 8 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la 1^{re} maille-chainette du 5^e rang.

9^e rang. — 6 mailles-chainettes — formez un picot — 1 bride dans la 1^{re} des 8 mailles-chainettes — faites 4 fois : (4 mailles-chainettes — 1 picot — 1 bride dans la maille suivante) — 1 demi-bride dans la bride du rang précédent — 1 bride dans la 3^e maille-chainette — faites 5 fois : (4 mailles-chainettes — 1 picot — 1 bride dans la maille suivante) — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le dernier jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour.

Reprenez l'explication au 2^e rang.

3, DENTELLE au crochet assortie au dessin n^o 2.

La même explication sert pour cette dentelle que l'on commencera à la fin du 2^e rang en supprimant tout du long de ce côté le pied de l'entre-deux pour le faire avec la petite dentelle.

4, CARRÉ filet guipure. — Le fond est en *point d'esprit* & *point de toile*. — Le centre est occupé par une *rosace* entourée de *points de feston* & 4 *petites roues*, entourées également de *points de feston*. — Les 4 marguerites sont formées par une *rosace* & les pétales sont en *point tissé*, ainsi que les branches qui sont dans les angles.

5, CARRÉ filet guipure. — La croix à jour du milieu est taite par des pois que l'on fait en jetant un fil en biais, puis on brode les pois sur les nœuds du filet & sur ce fil. — Les carrés coupés à moitié sont remplis par un *point de reprise en angle*. — Les larges feuilles qui entourent la croix sont en *point de toile*, avec quelques *points de reprise en angle* & bordées en *point tissé*. — La croix du milieu est aussi bordée de *point tissé*. — Le fond est en *point d'esprit*. Les branches du tour sont en *point tissé* & les tiges en cordonnet.

6, DENTELLE filet guipure. — Le fond est en *point d'esprit*. — Les croix sont en *point d'anneau*; 8 branches de ce point viennent se réunir au centre, où l'on fait un pois en passant le fil en dessus & en dessous des branches. — Chaque dent est ornée de deux demi-pois. — La dentelle est festonnée & découpée.

7, PETIT CARRÉ filet guipure. — Le centre est une *petite roue* terminée par 4 *points de feston*. — Les carrés qui forment le dessin sont en *point de toile*, les angles sont arrondis par un *point de reprise*. — Les feuilles qui traversent sont en *point tissé*. Le fond est en *point d'esprit*.

8, CARRÉ filet guipure. — Le centre est occupé par une *rosace* d'où partent 4 branches en *point tissé* & cordonnet; l'extrémité de chaque branche est terminée par un *carré en point tourné*. — Les angles sont en *point de toile* avec broderie soulevée. — Sur chaque angle on fait un *gros pois* puis des feuilles en *point tissé*; ils sont bordés extérieurement de cônes en *point de reprise soulevé*. — Le tour est un *point d'esprit* & *point de toile*. —

Tous les angles des carrés isolés en *point de toile* sont arrondis par un petit *point de reprise*.

9, CARRÉ filet guipure. — Tout le carré est en *point de toile* & *point de reprise*; ce point de reprise se fait dans le sens du dessin. La maille étant très-petite à ce carré, on passera le fil seulement 2 fois pour le *point de toile*.

10, VOILE DE FAUTEUIL. — Application de nansouk sur gros tulle. — Le bord est festonné & découpé. — Nous ne donnons ici que le quart du dessin.

11, ENTRE-DEUX filet guipure. — Toutes les feuilles sont en *point tissé* & les tiges en cordonnet. — Les pois sont très-petits, on les fait comme de *petites roues*. — Le tour est en *point d'esprit*.

12, DENTELLE filet guipure. — Le fond est en *point d'esprit* & *point de toile*. — Les angles des carrés en point de toile sont arrondis en *point de reprise*. — Au centre des fleurettes on fait une *petite roue*. — Le dessin est orné de quelques petites feuilles en *point tissé*. — Le bord est festonné & découpé.

13, CARRÉ filet guipure. — Voir l'explication au n^o 9. — Au bas des larges feuilles on fait une *petite roue*.

14, CARRÉ filet guipure. — Le centre est une *petite roue* avec 4 *points de feston*. — Tout le fond est en *point de toile*. — Les branches & les feuilles sont en *point tissé* & les tiges en cordonnet. — Les pois sont soutenus par une tige en cordonnet. Le bord extérieur est en *point de toile*.

15, PETIT ENTRE-DEUX, crochet carré.

TAPISSERIE COLORIÉE

FEUILLE pour écran-paravent.

CALENDRIER PORTE-LETTRES

Nos lectrices reçoivent avec ce numéro le complément des mois de l'année pour le calendrier. Par suite d'une erreur typographique dans notre explication donnée en Janvier, il est dit : *Faites à la partie blanche destinée à recevoir les mois de l'année une fente de 10 centimètres*. Cette fente faite de chaque côté des mois, ne doit être faite que sur une hauteur de 56 millimètres & suivre le contour de l'angle à la corde du haut. Nous avons donné, page 6 du cahier de ce mois, le croquis du médaillon blanc & le tracé de la fente.

GRAVURE DE MODES

Toilette de bal de jeune femme. — Robe en satin. — Tunique en tulle bouillonné; un côté de la jupe croise sur l'autre; le bord est orné d'un bouillon en tulle retenu de distance en distance par des feuilles; le même ornement est répété sur le corsage. — Coiffure guirlande de feuillage.

Toilette de bal de jeune fille. — Robe en tarlatane; double jupe formant cascade avec roses entourées de petits pouffs en tarlatane. — Corsage bouillonné orné de petits pouffs & de roses. — Coiffure en roses & feuillage; chignon natté.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard rayé garnie d'une ruche. — Tunique à corselet découpée à dents; le bord de la tunique est orné d'une ruche semblable à celle de la robe.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront, au 16 les patrons suivants :

Veste d'intérieur, de la gravure n^o 3680.

Mantelet anglais, idem.

Carrick demi-saison, idem.

Robe de chambre courte en cachemire pour homme.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus le patron suivant, à pièces indépendantes pouvant se découper :

Robe de petite fille de la gravure n^o 3680.

LOGOGRIPE

Mon grain est tout petit, mais, selon l'Évangile,
 L'arbre qui s'en élève aux oiseaux sert d'asile :
 Telle une œuvre, bien humble, en son commence-
 ment,
 Quand le ciel la bénit, progresse immensément.
 Voilà pour le moral. — Sous le rapport physique,

Remède ou condiment, dans tous les cas je pique,
 Je ranime le sang, j'aiguise l'appétit ;
 Je donne, dit-on, de l'esprit :
 Mais si vous retranchez ma tête,
 Je deviens une grosse bête.

J. M. DE G.

MOSAÏQUE

Toute perfection morale & religieuse consiste
 dans le désintéressement.

LAVATER.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à
 qui l'on vient de donner.

LA BRUYÈRE.

Le mot du Logogriphe de Janvier est PHARE, — dont on peut faire HARPE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : C'est la mère qui fait le nid.

RÉBUS



JANVIER

v 1	Circonc
v 2	S. Basile
D 3	S. Geney
1 4	S. Rigob
1 5	S. Siméon DQ
m 6	Epiph
m 7	S. Thém
v 8	S. Lucie
v 9	S. Purc
D 10	S. Paul
1 11	S. Thém
m 12	S. Arcad NL
m 13	Bapt. J.C.
v 14	S. Hilair
v 15	S. Maur
v 16	S. Gall
D 17	S. Antoi
1 18	Ch. S. P. R.
m 19	S. Sulpi
m 20	S. Schas
v 21	S. Agnes P-Q
v 22	S. Vince
v 23	S. Hilaire
D 24	S. Sulpic
m 25	S. Paul
m 26	S. Pant
m 27	S. Julie
v 28	S. Charl P.L.
v 29	S. Fra S.
v 30	S. Bath
D 31	S. Sixac

FEVRIER

1	S. Ignor
m 2	S. Simep
m 3	S. Blas DQ
v 4	S. Jeann
v 5	S. Agath
D 6	Quinqu
1 8	S. Jan M.
m 9	S. Apoll
m 10	CRUSKES
v 11	S. Sèvep NL
v 12	Cinq P.L.
v 13	S. Lezin
D 14	QUADRA
1 15	S. Faust
1 16	S. Jullia
m 17	IV Temp
v 18	S. Sime
v 19	S. Bonif P-Q
v 20	S. Joseph
D 21	REMETE
1 22	S. Luc
m 23	S. Méra
m 24	S. Math
v 25	S. Herbi
v 26	S. Nesto P.L.
x 27	S. Haro
D 28	OCCLI

Non J. J. Ep. XVII. C. 1861.
Tede. Rom. IV. Lett. De C.

MARS

1	S. Aubi
m 2	S. Simp
m 3	S. Cuné
v 4	S. Casin
v 5	S. Drau DQ
D 6	S. Colet
D 7	Luzara
1 8	S. Jea D.
m 9	S. Franc
m 10	S. Doctr
v 11	10 Mart
v 12	S. Greg
v 13	S. Euph. NL
D 14	Passion
1 15	S. Longi
m 16	S. Cyria
m 17	S. Gerir
v 18	S. Alexa
v 19	COMPASS
v 20	S. Joseph
D 21	BARBAX P-Q
1 22	S. Pol é.
m 23	S. Victo
m 24	S. Gabri
v 25	S. Herbi
v 26	S. Vena
x 27	S. Ruper P.L.
D 28	PAULE
1 29	S. Eusta
m 30	S. Rieul
m 31	S. Bath

AVRIL

1	S. Hug
v 2	S. Fra. P.
v 3	S. Rich D.Q.
D 4	QUASIM
1 5	S. Anonc
m 6	S. Prudo
m 7	S. Régis
v 8	S. Gaud
v 9	S. Mar G.
v 10	S. Macé
D 11	S. Léon
v 12	S. Julas NL
m 13	S. Justi
m 14	S. Tibur
v 15	S. Peter
v 16	S. Fruct
v 17	S. Anice
D 18	S. Parfa
1 19	S. Elph P-Q
m 20	S. Anse
m 21	S. Opol
v 22	S. Just
v 23	S. Georg
v 24	S. Bouv
D 25	S. Marc
1 26	S. Clot
m 27	S. Pol
m 28	S. Vital
v 29	S. Marie
v 30	S. Eutro

MAI

1	S. Ja. S.P.
D 2	S. Atha.
v 3	S. Mont DQ
v 4	S. Anon
v 5	S. G. S. Ang
m 6	S. ASCEN
v 7	S. Stani
x 8	S. Doctr
v 9	S. Greg
1 10	S. Gode
m 11	S. Marie NL
v 12	S. Léon
v 13	S. Barne
v 14	S. Pace
v 15	S. Lidvy
D 16	PRINTE
1 17	S. Anice
m 18	S. Félix P-Q
m 19	IV Temp
v 20	S. Berna
v 21	S. Hospit
v 22	S. Just
D 23	Traître
1 24	S. Donat
m 25	S. Urbai P.L.
m 26	S. Phil N.
D 27	S. Gertr
v 28	S. Gera
v 29	S. Maxi
D 30	S. Hube
1 31	S. Petro

JUIN

1	S. Pamp
m 2	S. Pothin DQ
v 3	Oct. F.D.
v 4	S. Quiri
v 5	S. Bonif
D 6	S. Norbe
1 7	S. Paul
m 8	S. Méd
m 9	S. Lihoi
v 10	S. Landr NL
v 11	S. Barna
v 12	S. Basili
v 13	S. Ant P.
1 14	S. Rufin
m 15	S. Ferge
m 16	S. Cyri
v 17	S. Avit P-Q
v 18	S. Marin
v 19	S. Cir S.P.
D 20	S. Silve
1 21	S. Loure
m 22	S. Paul
m 23	S. Andr
v 24	S. J. B. P.
v 25	S. Proop
v 26	S. Rahol
D 27	S. Genev
1 28	S. Irené
m 29	S. Pierre
a 30	Com. S.P.

JUILLET

1	S. Mart
v 2	Visit. ND DQ
v 3	S. Anar
D 4	S. Mar
v 5	S. Zoc
v 6	S. Tranc
v 7	S. Aubin
v 8	S. Elisa
v 9	S. Victo NL
1 10	S. Félis
D 11	Pete S.C.
1 12	Tyde S.P.
m 13	S. Turin
m 14	S. Bonay
v 15	S. Henri
v 16	N. D. M. C. P-Q
v 17	S. Spéra
D 18	S. Th. d. A.
1 19	S. Vinc P.
m 20	S. Marg.
m 21	S. Victo
v 22	S. Mode
v 23	S. Apoll P.L.
v 24	Jours C.
D 25	S. Jacq
v 26	S. Anne
m 27	S. Geor
m 28	S. Sains
v 29	S. Loup
v 30	S. Imae
v 31	S. Gerl. DQ

AOUT

1	Sus. S. Et
1 2	S. Eloi
m 3	S. Iav. S. Et
m 4	S. Domi
1 5	S. Yan
v 6	T. de. N. S.
v 7	S. Athr NL
D 8	S. Just
1 9	S. Roch
m 10	S. Laure
1 11	S. Siméon
v 12	S. Clair
v 13	S. Hipp
v 14	S. Georv P-Q
v 15	S. Hipp
v 16	S. Roch
m 17	S. Name
m 18	S. Hilar
v 19	S. Amis
v 20	S. Berna
v 21	S. Priva
D 22	S. Symp P.L.
v 23	S. Timé
v 24	S. Barth
m 25	S. Leon
v 26	Fin J.C.
v 27	S. Gese
v 28	S. Aug. D.
D 29	Dec. S. H.
1 30	S. Fiacr. DQ
m 31	S. Ovide

SEPTE

1	S. Le. S. G.
v 2	S. Lazar
v 3	S. Grég
v 4	S. Rosal
D 5	S. Horti
1 6	S. Omer
m 7	S. Clod
m 8	Nat. N. D.
v 9	S. Omer
v 10	S. Nicol
v 11	S. Patie
v 12	S. Serdo P-Q
v 13	S. Mour
v 14	S. Georv
v 15	IV Temp
v 16	S. Roch
v 17	S. Name
v 18	S. Hilar
v 19	S. Amis
v 20	S. Berna
m 21	S. Eusta P.L.
m 22	S. Manr
v 23	S. Théc
v 24	S. Firm
m 25	S. Leon
D 26	S. Just
v 27	S. COND
m 28	S. Geor DQ
m 29	S. Mic A.
v 30	S. Eloi

OCTOBRE

v 1	S. Rômi
v 2	S. An. G.
v 3	S. Denis
1 4	S. Franc
v 5	S. Aure. NL
m 6	S. Brer
D 7	S. Sarga
v 8	S. Dema
v 9	S. Denis
D 10	S. Géro
1 11	S. Nicol
m 12	S. Philr P-Q
m 13	S. Géra
v 14	S. Calis
v 15	S. Ther
v 16	S. Gal a.
D 17	S. Gerbo
1 18	S. Luc é.
m 19	S. Savin
m 20	S. Soud P.L.
v 21	S. Crast
v 22	S. Mello
v 23	S. Hilar
D 24	S. Magl
1 25	S. Onsg
m 26	S. Rost
m 27	S. Frum
v 28	S. S. S. J. DQ
v 29	S. Faron
v 30	S. Lucv
D 31	S. Quind

NOVEMB

1	TOUSS
v 2	Les. Mo
v 3	S. Marc NL
1 4	S. Char
v 5	S. Bert
v 6	S. Leon
D 7	S. Willa
1 8	S. Relig
m 9	S. Math
m 10	S. Mart
v 11	S. Lorr. P-Q
v 12	S. Yvain
v 13	S. Rrice
D 14	DBICA
1 15	S. Enge
m 16	S. Edme
v 17	S. Agna
v 18	S. And
v 19	S. Elisa P.L.
v 20	S. Edme
D 21	Pres. ND
1 22	S. Cecil
m 23	S. Clém
m 24	S. Sever
v 25	S. Cath
v 26	S. Ona DQ
v 27	S. Jean
D 28	AVENT.
1 29	S. Satur
m 30	S. Andre

DECEMB

1	S. Eloi
v 2	S. Sylva
v 3	S. Pro. X.
v 4	S. Barbe
D 5	S. Sabas
1 6	S. Nicol
m 7	S. Farc
m 8	Compass
v 9	S. Gergo
v 10	S. Valere
v 11	S. Fucci
D 12	S. Dama
1 13	S. Leu
m 14	S. Nicia
m 15	IV Temp
v 16	S. Adela
v 17	S. Olym
v 18	S. Grati P.L.
D 19	S. Th. d. A.
1 20	S. Philo
m 21	S. Thom
m 22	S. Lechi
v 23	S. Vito
v 24	S. Veuj
v 25	S. Noël
D 26	S. Etien DQ
v 27	S. Jean
m 28	S. Lano
m 29	S. Thom
m 30	S. Colo
v 31	S. Sylv

7 3118 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111

1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111

1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111

1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111

1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111
1 0018 2111

commencement de ce que vous désirez; peut-être en donnerons-nous d'autres par la suite.

M^{me} J. P., Bretagne. — Quai des Grands-Augustins, 29. — Nous avons donné, au 16 janvier, un patron de pantalon pour petite fille de cet âge; le modèle est simplement à plis, mais on peut, sur ce patron, disposer des entre-deux brodés ou en guipure que l'on met en carré, en losange ou en ondulations. — Nous avons donné, au 1^{er} juin 1868 (édition chamois), un patron de tablier à corselet, pour petite fille de 7 à 10 ans. — Nous vous prions de vouloir bien attendre un peu pour la confection de printemps et d'été.

Chemillé. — Le lé de devant a une pointe de chaque côté, tout aussi bien pour cet âge que pour les mamans et les grandes sœurs.

Très-mécontente de Blanche. — Nous espérons que votre colère contre la pauvre petite est aujourd'hui apaisée, et qu'elle est rentrée en grâce. — Nous avons expliqué de nouveau ce travail en janvier, à la réponse *auprès de ma jolie petite peruche*, soyez assez bonne pour la relire.

Une blonde de dix-huit ans. — La nuance est tout à fait indifférente pour cela. On les crêpe avec le peigne, on les ondule avec les fourches ondulatrices ou par de petites nattes serrées. — Les cheveux relevés, un peu bouffants sur le front. — Il serait préférable de s'en passer, mais c'est difficile aujourd'hui, surtout avec des cheveux courts.

M^{me} A. S. — Vous vous procurerez ce livre chez Putois-Créte, 13, rue de l'Abbaye. — Le pot coûte 9 francs.

Veillez lire, à la quatrième page de la couverture, les conditions auxquelles nous nous chargeons des commissions.

M^{lle} R. M. — Les dessins de broderie s'impriment très-facilement au moyen du papier bleu à décalquer, que l'on trouve chez Susse, place de la Bourse, ou en piquant le dessin comme nous l'avons indiqué dans le *Petit Manuel*. — Le paletot droit n'est plus nouveau; pourtant, s'il est en velours et bien garni, il peut encore se porter. — On fait les chemises à poignet, ou plates si l'on veut les mettre avec les toilettes décolletées. — Quant à la quatrième demande, nous dirons à notre aimable lectrice que nous avons le vif déplaisir de ne pouvoir toujours interpréter comme elle les deux mots: *pris note*.

A. S., à B. — La pantoufle sur cuir, que nous avons donnée en décembre, échantillonnée & avec les fournitures, coûte 12 francs chez M. Sajou, 52, rue de Rambuteau.

En montant ma lanterne. — Malheureusement, il nous est impossible de vous renvoyer les morceaux perdus, nous n'avons plus de lanternes; vous pourriez remplacer ces morceaux par des papiers fins que vous orneriez de petits papiers de couleur. — Pour dégraisser les cheveux, veuillez vous adresser à la parfumerie Raynaud-Légrand, 207, rue Saint-Honoré.

M^{me} D. D., Loiret. — Vous nous demandez une abeille et une tête de chien en point mexicain; peut-être pourrions-nous les donner, mais il faudrait savoir pour quel usage, afin de nous rendre compte de la dimension.

E. L., à B. — Pris note de vos demandes; nous réclamons seulement un peu, peut-être même beaucoup de patience.

Deux amies se consultent pour leurs demandes. — Vous avez le choix dans celles parties l'année dernière; nous en donnerons certainement d'autres cette année. Quant au petit bonnet, ce travail se fait sur étoffe trop épaisse pour en coiffer une petite tête de baby. — Peut-être pour la pièce de chemise. — Cela dépend entièrement des usages admis dans le pays qu'elle habite. — Le loup ne doit rester baissé que dehors. — Ce n'est nullement un usage, ici du moins, mais en tous cas elle ne doit pas le remettre aussitôt après la cérémonie.

B. M. — Il me semble que vous n'avez que l'embaras du choix dans les modèles publiés cet hiver. Si vous voulez un vêtement chaud, faites-le en drap fourrure, cintré avec ceinture & pèlerine; si c'est un vêtement imperméable, le faire très-long comme les patrons publiés, ou bien en mac-farlane, ou avec pèlerine & capuchon, pèlerine relevée par des choux, ou plusieurs pèlerines de différentes grandeurs.

La petite-fille d'une abonnée depuis trente-quatre ans. —

Nous ne pouvons vous envoyer ce patron, mais il ne vous sera pas difficile de confectionner vous-même le vêtement de votre petit favori en prenant vos mesures de manière à couvrir tout le corps, depuis les épaules & tombant de chaque côté sur les flancs; vous arrondirez un peu les angles qui descendent sur les quatre pattes; on fait ce vêtement en drap ou flanelle, doublé & bordé.

Une vieille abonnée de Turin. — Ce nom est malheureusement si peu répandu qu'il nous est impossible de le mettre sur nos planches. Nous publierons incessamment des alphabets majuscules & minuscules assortis, afin que toutes nos abonnées puissent former leur nom.

Une sincère amie du Journal. — Faire, au bord de l'étoffe, un petit roulé sur lequel on jette un fil en *surflant*, puis fixer l'étoffe à la lisière de l'entre-deux par un point de surjet; pour former les pattes, couper l'entre-deux sur la longueur du patron, & les arrêter en haut par un entre-deux qui fait tout le tour & remplace le *poignet*; ils sont retenus en bas par un petit biais en étoffe piqué des deux côtés, ou par un autre entre-deux.

M^{me} J. G., Eure. — Satisfaction à votre deuxième demande vous arrivera prochainement. — Quant à la première, il serait difficile & très-coûteux pour vous de la satisfaire, car, comme le démon de l'Évangile, cette personne s'appelle *Légion*.

E. B., près Lyon. — Si vous vouliez bien vous reporter aux années précédentes, sans vous préoccuper de nos nouvelles éditions, vous ne nous adresseriez plus cet injuste reproche; loin de sacrifier l'édition *chamois*, voyez, au contraire, combien nous l'avons augmentée; cette innovation (dont vous-même nous félicitez dans votre lettre) de séparer nos travaux & patrons, & de mettre les explications à côté; l'augmentation de grandeur de nos gravures de modes ne sont-elles pas des preuves suffisantes de notre sollicitude pour cette édition? — *Le Cuisinier de la ville et la campagne*, chez Didier, quai des Grands-Augustins, 36. — Le nombre des patrons devant être augmenté, nous augmenterons nécessairement aussi ceux que vous demandez.

Une abonnée du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. — Nous avons le regret de ne pouvoir publier le patron d'une gravure de date si ancienne. Si vous voulez le recevoir par la poste, veuillez nous envoyer 2 fr. 50 cent.

M^{me} A. G. de B., à Y. — Non-seulement vous recevrez autant que par le passé, mais nous vous promettons de vous envoyer plus. — Le sommaire des planches resté toujours, pour vous faire connaître d'un coup d'œil ce qu'elles contiennent. — Quant aux planches bleues, depuis nombre d'années nous en donnons deux par an: l'une en février et l'autre en août. Les petites que vous recevez maintenant sont en supplément; rien n'a été supprimé.

M^{me} L. M., à Colméry. — Nous regrettons de ne pouvoir reproduire une seconde fois ce dessin; veuillez adresser votre demande à M. Gouyon, rue du Bac, 45, en lui envoyant 50 centimes en timbres-poste.

Pensez à moi. — Le corselet se porte toujours; on peut aussi faire le corsage décolleté avec pèlerine ou étole courte, en dentelle ou guipure, ornée de ruches et de biais en satin, assortis à la nuance de la robe; ceinture en satin. — Toute flatteuse que soit votre appréciation du Journal, peut-être est-elle encore plus hardie dans son expression.

M^{me} L. S., à C., Haute-Saône. — Nous sommes enchantée que la boîte des potages Feyeux ait été si fort de votre goût & de celui de votre entourage. — Comme vous voyez, ces annonces qu'on lit dans tous les journaux: *Le plus savoureux des potages est le potage Feyeux*, n'est pas si réclame qu'il en a l'air, puisque, de votre avis de ménagère expérimentée, les potages de cette maison sont une si précieuse ressource pour les gourmets & les familles!

Nous tâcherons de vous faire expédier bien vite tout ce que vous désirez; par malheur, vous n'aurez pas la musique, il n'en existe plus d'exemplaires.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1^{er} FÉVRIER

	Pages
INSTRUCTION — Madame de Sévigné et ses émules (suite et fin), par M ^{lle} APHÉLIE URBAIN.....	33
VOYAGE A TRAVERS LES MOTS — par M. CHARLES ROZAN.....	37
BIBLIOGRAPHIE — Vie de Jésus, racontée par une mère, par M ^{me} ALBERT LE GIRAY.....	39
— Histoire de quatre Ouvriers anglais, par M. ÉMILE JOUVEAUX.....	46
UNE FEUILLE DE ROSE — par M. ÉTIENNE MARCEL.....	41
LA FAMILLE REYDEL (suite) — par M ^{me} M. BOURDON.....	47
CHARLOTTE STUART — par M. M. B.....	52
POESIE — Berceuse, par M. PAUL COLLIN.....	54
REVUE MUSICALE — M. Odiot, dilettante, séances du Conservatoire, par M ^{lle} MARIE LASSAVEUR.....	55
ECONOMIE DOMESTIQUE	56
CORRESPONDANCE	57
MODES	60
LOGOGRIPE — MOSAÏQUE. — RÉBUS	64

Une Gravure de Modes — Une imitation d'aquarelle : Un bouquet de fleurs. — Tapisserie coloriée : Une feuille de paravent. — **Planche de travaux en fil** : 1^{er} côté, crochet et filet, guipure; 2^e côté, crochet, filet, guipure et application sur tulle; Calendrier de 1869. — **Deux cahiers de broderie** : Planche H. Patrons à découper.

Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique..., Articles de Paris, etc., etc. — **Envoyer un Mandat sur la Poste.**

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Petit bouquet de roses..... » 50	Pantinoscope et 12 sujets.... 2 40	Bande algérienne (tapisserie).. » 50
Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	Saint-Malo (imit. d'aquarelle).. » 50	Petit Manuel..... I »
Pouff héraldique (tapisserie)... I »	Chenonceaux (imit. d'aquar.).. » 50	Descente de lit cachemire (tapisserie)... » 50
Prie-Dieu, 2 morceaux (tapiss.) I 50	Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Jardinière (cartonnage)... » 50
Vide-poche, 2 morceaux (cart.) » 50	Coffret gothique, 2 morc. (cart.) I 50	Chaise genre Louis XIII (tapiss.) » 50
Porte-Montre (modèle gaufré). » 25	Dessus de tabouret (tapisserie). » 50	Péto avec appliques en cachemire..... » 50
Abat-jour, feuille de vigne... » 25	Mouton camaïeu, gris sur fond bleu (tapisserie)..... » 50	Bande pour ameublem. tapiss. » 50
— incendie..... » 75	Chalet, 13 morceaux (carton). I »	Paysanne italienne (tapisserie). » 50
— illumin. du 15 août. » 75	Porte-cigare, rouge et or sur fond gris..... » 25	Coucou (cartonnage)... » 50
Pantoufle violette (tapisserie)... » 50	Pouff égyptien (tapisserie)... » 50	Pantoufle, estampée rouge et or I »
— lilas (tapisserie)... » 50	— à quatre couleurs..... » 50	Dessous de lampe, fleurs bleues » 50
Nid d'oiseaux (imitation d'aquarelle)..... » 50	— indien (tapisserie)... » 50	Pochette à ouvrage..... » 25
Jeune Bergère..... I »	Pelote amarante et or..... » 25	Vide-poche, estampé..... » 25
Mosquée de Brousse (im. d'aq.) » 50	Lambrequin, feuille de vigne. » 50	Pantoufle, estampée noire et bleue..... » 25
Le Petit Poucet. — Chacun son tour. — Combien pour un. — La Tentation (imit. d'aquar.) » 25	Pouff cachemire (tapisserie)... » 75	Petit vide-poche avec fleurs... » 25
	Guirlande de fleurs pour écran (tapisserie)..... I »	Lambrequin rose sur fond bleu. » 50

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles